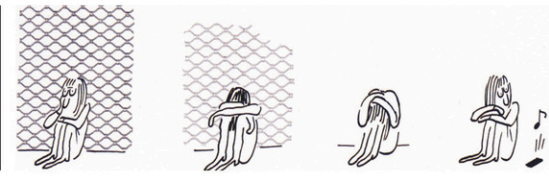




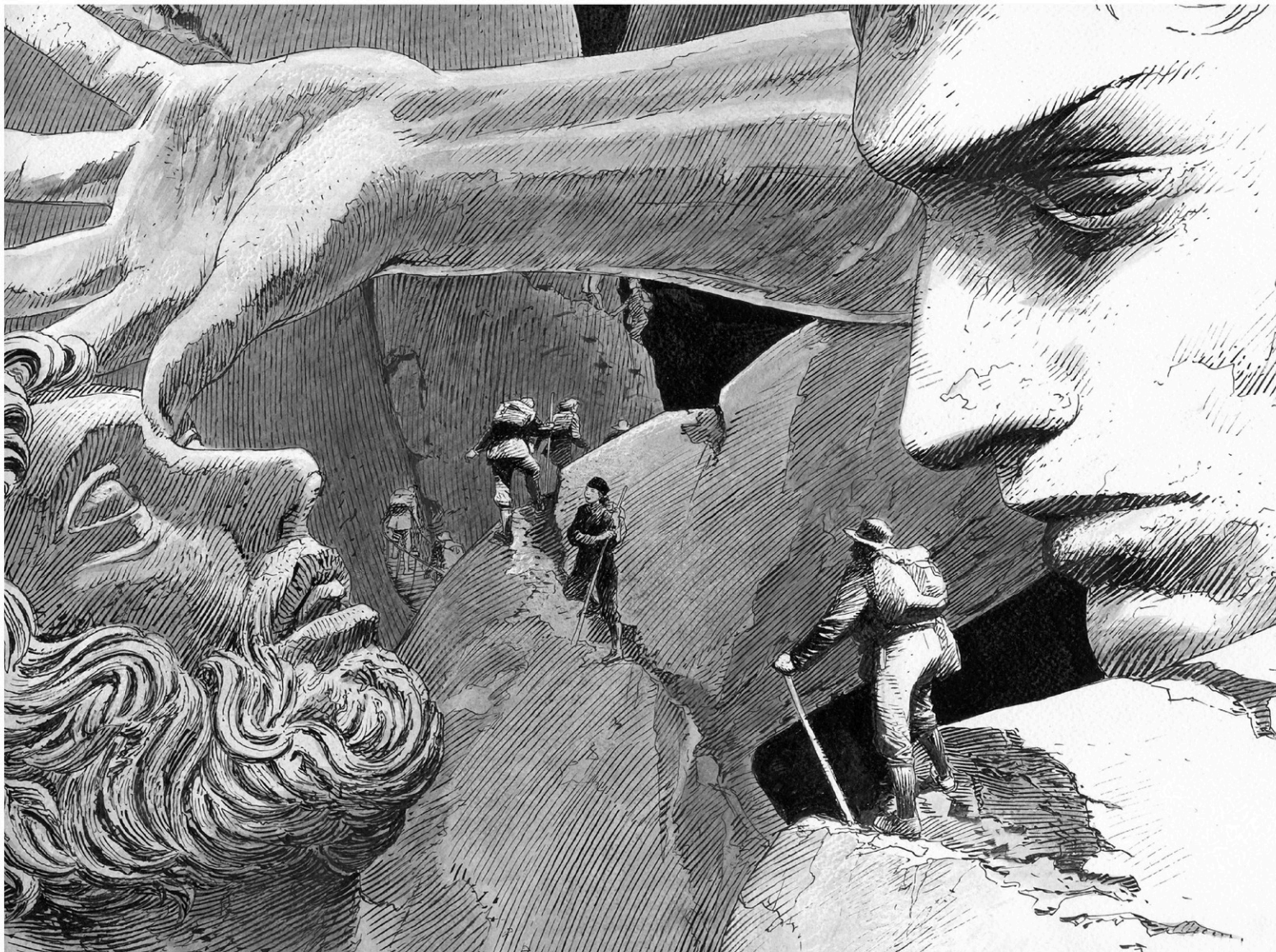
Premier long métrage de **Lawrence Côté-Collins** au Festival Fantasia Page E 5



Bande dessinée, le temps qui s'arrête après **Charlie** Page E 6

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 23 ET DIMANCHE 24 JUILLET 2016



LE TRIPODE

Détail d'une illustration de François Schuiten tirée du roman de Jacques Abeille *Les jardins statuaires*

## Voyage dans des contrées imaginaires

Jacques Abeille est un magicien du romanesque surréel. Auteur des *Jardins statuaires* et du *Veilleur du jour*, qui inaugurent *Le cycle des contrées*, il nous reçoit dans sa maison bordelaise de Libourne, où il vit.

GUYLAINE MASSOUTRE  
à Libourne, France

Quand l'éditeur Frédéric Martin, au Tripode, décide de donner une seconde naissance à l'œuvre de Jacques Abeille, alias Leo Barthe, mesure-t-il son audace et prévoit-il son succès? A n'en pas douter, il lui offre une lisibilité qui la rend d'un coup accessible et cohérente.

Schuiten puis d'autres dessinateurs y frottent leur imaginaire. Ainsi Pauline Berneron, femme de l'écrivain, va-t-elle cartographier *Le cycle des contrées*, l'illustrer, et permettre à ce surréaliste, surpris d'être soudain dans la mire des universitaires et des passionnés de sagas, de partager le puits sans fond de ses rêves. Ils y puiseront quantité de contes, de poèmes et de récits érotiques.

Comment vit un écrivain qui porte et développe, pendant quarante ans, un univers imaginaire aussi construit? «A 74 ans, si je regarde en arrière, je suis effaré d'une vie parfaitement rectiligne et rigoureuse, et d'avoir commis des livres qui s'enchaînent et se répondent, alors que mon parti pris de départ était la fantaisie. Je suis presque déçu de voir une cohérence à laquelle je n'ai jamais pensé.»

**Mystère et baroque**

«Mon sentiment, quand j'écrivais *Les jardins statuaires* et *Le veilleur du jour*, les deux pre-



LE TRIPODE

Le romancier Jacques Abeille

*miers livres du Cycle des contrées, était d'être très malheureux sur terre et dans le contexte où je vivais. J'avais besoin de rêves, dit-il. Mes rêves se sont répartis entre ceux de la nuit, qu'en surréaliste j'ai notés autant que possible, mais ils ne me procuraient pas la plénitude d'émotions que je connaissais la nuit. Puis, par hasard, je suis tombé sur l'autre espèce, le rêve éveillé, qui me venait du mouvement mécanique de la plume que j'avais en main.»*

Abeille raconte son enfance. Son père, officier de la résistance, meurt en 1944. Sa mère, au terme de cette liaison, retourne dans ses foyers. L'enfant, déclaré sous une fausse identité, est recueilli par le frère jumeau de son père. Or cet homme, faible et dominé, lui fait payer le ressentiment qu'il éprouve. À 15 ans, le garçon apprend son origine adultérine. Il comprend alors son malheur, les humiliations subies depuis toujours dans cette famille.

**Origines d'une vocation**

«Je suis parti de Nerval. À 16 ou 17 ans,

*j'entrai dans la confiance et dans l'intimité amicale, dans la sensation de proximité généreuse que procure Nerval, qu'ont bien saisie Gérard Macé et Florence Delay. J'aurais voulu pouvoir écrire comme cela, sans avoir jamais eu l'intention d'être écrivain.»* Là-dessus survient un fait d'écriture. C'est un récit publié par Régine Deforges, un rêve éveillé, conforme à la doctrine freudienne: une déception érotique, écrite en quelques jours.

Très tôt, il repère des germes d'écriture. Il découvre, au début des années 1960, à Bordeaux, un cimetière oublié, un îlot encerclé de maisons fermées, sans accès. «J'ai erré longtemps autour de ce pâté de maisons. Mais un endroit un peu plus élevé permettait de voir cet espace de pierres, encombré de sureaux et d'ombrages. Ça m'a donné l'impression d'être à Prague. C'était un cimetière juif désaffecté, à l'abandon.» Une dizaine d'années plus tard, il en sortira *Le veilleur du jour*, commencé en 1973 et achevé en 1976.

**Le surréel**

«L'origine des *Jardins statuaires*, écrit entre-temps, est moins mystérieuse. J'étais dans les Landes. Je voyais un paysan que je connaissais bien, Félicien Laborde. Je passe sur la route, le long de son jardin potager, et je le vois, penché avec sa binette pour désherber le carré de courges.»

Ces cucurbitacées oblongues servent à nourrir les canards. On les coupe et chaque moitié devient une mangeoire. «Je passe. — Bonsoir Félicien. — Bonsoir Jacques. Je fais dix pas et je dis: "Ces courges,

VOIR PAGE 6 : VOYAGE



DAVID AFRIAT LE DEVOIR

Les *Roméo et Juliette* de Serge Denoncourt: Marianne Fortier et Philippe Thibault-Denis, en compagnie du metteur en scène

## Roméo et Juliette: Vérone, 1937

Serge Denoncourt revisite la tragédie de Shakespeare avec l'esprit de Visconti

MANON DUMAIS

Serge Denoncourt a l'Italie dans la peau. Fou de Shakespeare, passionné par *Roméo et Juliette* depuis ses 12 ans, il réalise enfin son grand rêve de donner vie aux amants de Vérone. Reprenant la traduction de Normand Chaurette, laquelle avait servi à la mise en scène de Martine Beaulne en 1999, le metteur en scène a voulu y insuffler une dimension politique.

Sensible à la montée de la droite, il a transposé l'action dans l'Italie de 1937, en pleine montée du fascisme, année où Mussolini, dont le prince de Vérone (Jean-Moïse Martin) devient ici l'incarnation, célébra à Berlin l'alliance entre l'Italie et l'Allemagne. Dans le camp des Capulet, mené par le père de Juliette (Antoine Durand, qui fut Mercutio dans la mise en scène de Guillermo de Andrés en 1989), on retrouve des membres des chemises noires, dont Tybalt (Mikhail Ahojja).

«Je me suis rappelé Le jardin des Finzi Contini de Vittorio De Sica et sa jeunesse dorée. J'ai aussi pensé à l'esthétique des *Damnés de Visconti*. Ce n'est pas une histoire politique, mais il y a quand même cette rivalité dans la ville qui est la métaphore d'une tension politique mondiale», explique Denoncourt.

Tout en souhaitant être le plus fidèle possible à l'esprit de Shakespeare, sans pour autant l'être autant que l'avait été Zeffirelli, le metteur en scène a voulu tirer profit des observations sur la jeunesse italienne auxquelles il se livre dans le petit village qu'il habite en Toscane.

«J'ai voulu savoir ce qu'avait voulu écrire Shakespeare, et je peux me tromper, car je ne suis pas plus fin que les autres. Chez Luhmann, *Roméo* est un bon gars, mais rien ne l'indique chez Shakespeare. Ces jeunes-là ont des couteaux, mais ce ne sont pas des gangs de rue comme dans *West Side Story*, qui est campé dans un quartier pauvre. Ce sont des jeunes très riches, des douches qui jouent une game qui se terminera très mal. En Italie, les ados sont bien arrangés, il n'y a pas de monde laid. Et c'est cette bella figura que je voulais mettre en scène.»

VOIR PAGE 3 : ROMÉO

**DÉCOU/REZ L'ART**

Contemporain  
Inuit  
Décoratifs et design

Installations. À grande échelle.  
Exposition inaugurale présentée par au nouveau pavillon Pierre Lassonde

MNBAQ.ORG

Québec Canada



Musée national  
des beaux-arts  
du Québec

Québec

## CULTURE › MUSIQUE

CLASSIQUE

## Archiv, un condensé d'histoire dans un cube

CHRISTOPHE HUSS

Universal rassemble dans un cube 50 CD retraçant le legs artistique du label Archiv Produktion entre 1959 et 1981.

Les mélomanes ont désormais l'habitude de ces cubes renfermant une cinquantaine de CD en pochettes de carton dont la couverture reprend le visuel d'origine. Lorsque le substrat du cube est le catalogue de musique ancienne et baroque Archiv Produktion et qu'Universal regroupe en 50 CD des florilèges des « Analogie Stereo Recordings, 1959-1981 » d'Archiv, nous obtenons un objet tout à fait particulier : un raccourci d'histoire.

## Documentation sonore

Les années couvertes sont celles de la révolution baroque. Or la vocation même d'Archiv fut d'être à la pointe de toutes les recherches. Francisé, le nom complet du label fut à l'origine « Production d'archives du studio d'histoire musicale de la compagnie Deutsche Grammophon ». Les pochettes, alors toutes beiges et dépourvues de visuel, indiquaient un sous-classement, un « domaine de recherche ». Bach était le « *Forschungsbe-reich IX* », alors que le domaine VII était « *L'Europe de l'Ouest entre les époques baroque et le rococo* ». Chacun de ces domaines avait lui-même des ramifications (A, B, C...) selon qu'il s'agissait de musique instrumentale, de ballet, etc.

Cette documentation sonore



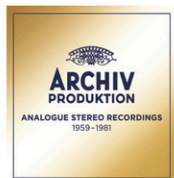
PATRICK KOVARIK AGENCE FRANCE-PRESSE

John Eliot Gardiner est un artiste qui a émergé médiatiquement dans les années 1970 grâce au catalogue Archiv.

de recherches musicologiques rassemblait les grands esprits pionniers comme August Wenzinger (1905-1996) et les chercheurs de la Schola Cantorum de Bâle, fondée en 1933. Ils eurent une influence déterminante sur les grands esprits de la génération suivante, notamment Gustav Leonhardt et Nikolaus Harnoncourt. Ce dernier enregistra pour Archiv avant de voler de ses propres ailes.

Archiv avait déjà publié en 2013 un coffret (argenté) d'enregistrements échelonnés

entre 1947 et 2013, allant à l'essentiel. En se concentrant sur la période analogique, le nouveau coffret (couleur bronze), qui ne recoupe en rien le premier, est plus exploratoire et diversifié, laissant davantage de place à la musique instrumentale.



Des explorations totalement oubliées refont surface : des quatuors de Vachon et d'Alayrac par le Quatuor Loewenguth, Marcel Couraud dirigeant *Pigmalion* de Rameau ou Claus Störck retrouvant un arpeggione pour la sonate de Schubert du même nom.

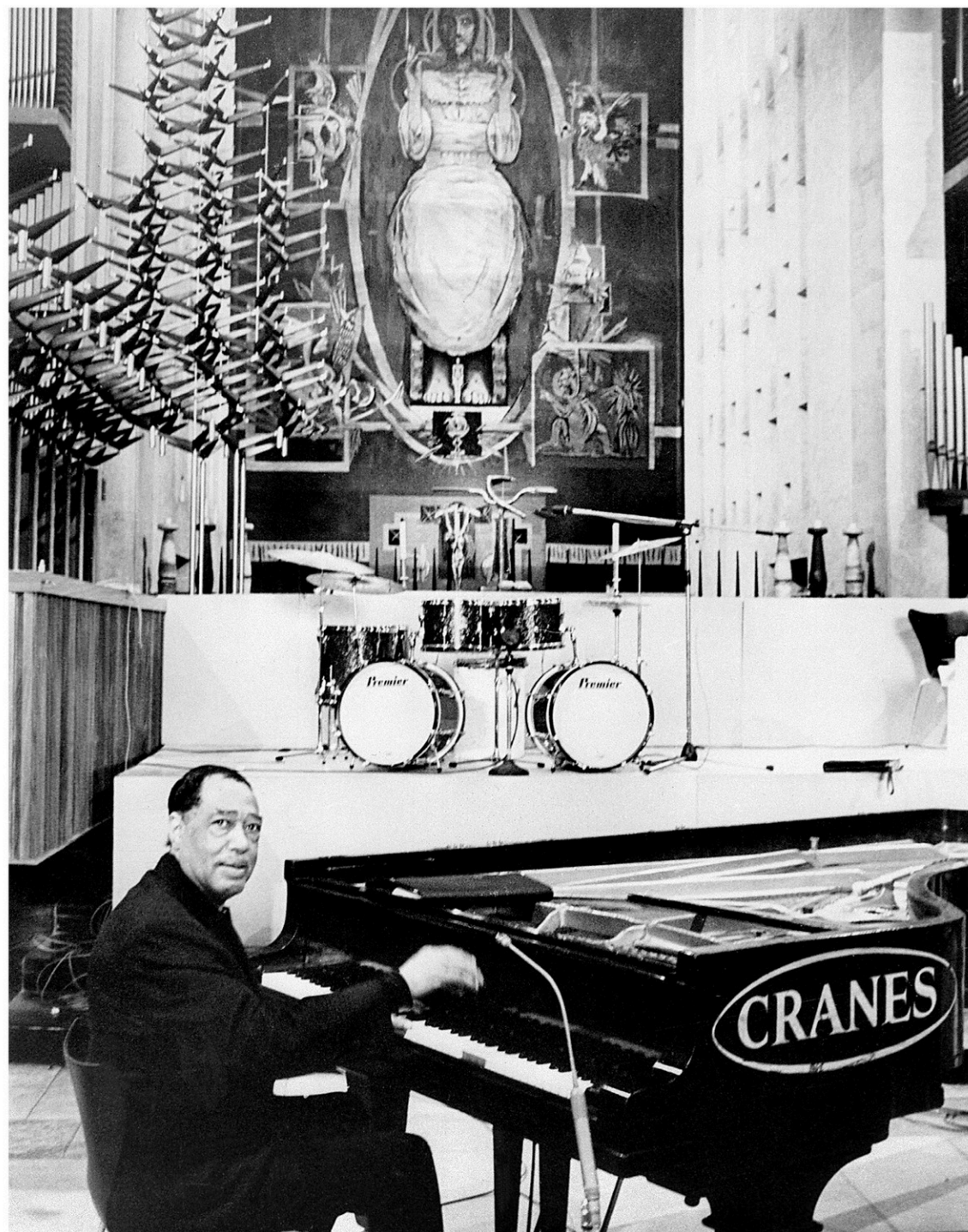
Ils sont tous là : Wenzinger (dans un disque Haendel), Ristenpart, Karl Richter, Melkus, Harnoncourt (*Musique à la cour de Maximilien I<sup>er</sup>*), Mackerras avec son *Didon et Enée*, les moines de Silos pour le chant grégorien, Michel Corboz explorant la musique vocale portugaise et Jürgen Jürgens avec son fameux *Orfeo pionnier*.

Puis, imperceptiblement, apparaissent, dans les années 1970, le regretté David Munrow, John Eliot Gardiner (*Acis et Galathée* de Haendel), Trevor Pinnock (*Suites de Bach*), Reinhard Goebel (*Offrande musicale*), Simon Preston et Jordi Savall, qui conclut le parcours avec *Battaglie e Lamenti*.

Le raccourci est vertigineux, le coffret historiquement essentiel. Que tout cela est allé vite!

Le Devoir

ARCHIV PRODUKTION  
Analogie Stereo Recordings,  
1959-1981. 50 CD 479 5555



AGENCE FRANCE-PRESSE

Duke Ellington avait enregistré *Black, Brown and Beige* avec Mahalia Jackson en 1958.

## Le racisme, la violence et le jazz

SERGE TRUFFAUT

Il y a deux ans presque jour pour jour, la Cour suprême des États-Unis d'Amérique a décrété que, la société d'aujourd'hui n'étant pas celle des années 1950 et 1960 et les démons de la ségrégation ayant été réduits à une peau de chagrin, les lois qui découlent du combat pour les droits civiques, notamment celle sur le droit de vote si chère à Martin Luther King, n'ont plus de raison d'être. Bref, d'un trait de plume, ce tribunal a rayé l'aspiration à la justice de millions et de millions de personnes.

Quelques semaines plus tard, un gamin noir était tué en Floride par un Blanc. Puis un autre à Ferguson, dans le Missouri, mais par un policier celui-là. Puis ce furent New York, Cincinnati, Los Angeles, St. Paul, la Louisiane et d'autres lieux qu'on oublie. En d'autres termes, la société n'a pas changé d'un iota, si ce n'est dans la forme prise par le racisme « post-moderne ». Soit une forme plus insidieuse, louvoyante, perverse, mais toujours aussi réelle. Et surtout, qu'on ne vienne pas nous casser

les pieds avec la béquille intellectuelle qu'est le politiquement correct qu'évoquent à tout bout de champ les abonnés au prêt-à-penser, aux lieux communs. Et le jazz, dans tout ça? On y arrive.

Ces jours-ci, à la suite des événements sanglants que l'on sait, David Brooks, chroniqueur au *New York Times*, réputé être proche des républicains, c'est à noter, écrivait : « *Le sang a coulé dans les rues la semaine dernière — des victimes de la violence policière dans deux villes et des policiers tués dans une autre. En Amérique, face à cette crise, le leadership s'est avéré désastreux. Les conclusions du directeur du FBI nous rappellent qu'Hillary Clinton est prête à mentir de façon flagrante pour préserver sa carrière. Donald Trump, bien évidemment, continue de mentir sans retenue. Il est très facile de voir que ce pays est sur la trajectoire du cauchemar.* » Et le jazz...

Le jazz était là pour mettre en relief le racisme et ses violences tous azimuts, pour mettre en lumière sa vérité, soit qu'il est, le racisme, la tapisserie de l'horizon de ce pays. Il l'était et le reste. A preuve, tout récemment le tromboniste Steve Turre a composé et enregistré *Trayvon's Blues* en hommage au jeune Trayvon Martin tué en Floride par un vigile. Ce morceau se trouve sur *Spirit-man*, sur étiquette Smoke.

## Coups de gueule

Parmi les productions récentes qui sont autant de coups de gueule pour dénoncer le réflexe clanique et son entre-soi qui fondent l'ADN du racisme, nous avons retenu celles-ci : *Fundamental Destiny* par cette extraordinaire formation qui s'appelle The Art Ensemble of Chicago — ce *live* enregistré en Allemagne avec l'immense pianiste Don Pullen a paru sur AECO —, *The Roots of the Blues* par le pianiste Randy Weston et le saxophoniste Billy Harper paru sur Emarcy et le *Live at The Knitting Factory* par le Bluiett Baritone Saxophone Group sur Knitting Records.

Des albums plus anciens, on retient évidemment *We Insist: Freedom Now* par Max Roach et Abbey Lincoln, *Freedom Suite* de Sonny Rollins, *Fables of Faubus* de Charles Mingus et *Stars Fell on Alabama* de John Coltrane, qui sont les canons du combat contre le racisme à l'époque des droits civiques. Mais aujourd'hui, on entend insister sur les « oubliés » du genre. On pense notamment à *Swing Low Sweet*

*Cadillac* de Dizzy Gillespie, sur Impulse, pour, entre autres, sa composition *Kush* dédiée à « *Mama Africa* ».

Les autres? *Legends Live* par le Cannonball Adderley Quintet pour un titre qui résume fort bien le sujet du jour : *Why Am I Treated So Bad. Goin' Home* par Archie Shepp et Horace Parlan, qui avaient conçu cet album comme une riposte au jazz-rock qu'aimaient tant les « p'tits Blancs » des années 1970 ainsi qu'au jazz déjà bien propre, bien lisse, bien blanc d'ECM. *Up & Down*, album poignant signé par le pianiste Horace Parlan en 1961 avec Booker Ervin au ténor pour cette pièce intitulée *The Other Part of Town*, soit le ghetto.

On terminera avec l'ancêtre de ce courant qui est aussi un chef-d'œuvre : *Black, Brown and Beige*, longue suite composée par Duke Ellington en 1938 et qu'il enregistra avec Mahalia Jackson en 1958. Cet album a été publié par Columbia. Pour maître Ellington, cette pièce se voulait le pendant sonore du long et pénible combat mené pour l'émancipation des Noirs d'Amérique.

Revue de presse. En couverture de la dernière livraison du mensuel *Down Beat*, voici enfin Randy Weston. Il vient de faire son entrée au Hall of Fame. Enfin? C'est dans les années 1950 que cet émule de Thelonious Monk a commencé à faire l'alchimie des musiques africaines avec le jazz. Weston mis à part, ce numéro est consacré pour l'essentiel aux résultats du 64<sup>e</sup> référendum des critiques de jazz.

En couverture du dernier *JazzTimes* : Sonny Rollins, le dernier monstre sacré, avec le batteur Roy Haynes, de la génération dite de l'âge d'or du jazz. Outre Rollins, ce magazine nous propose les souvenirs du saxophoniste Benny Golson sur son grand ami John Coltrane et des articles sur les avant-gardistes Cecil Taylor, Henry Threadgill et Ken Vandermark.

Vous avez aimé les prestations de Roy Hargrove à l'«Ups-tairs»? En voici pour ainsi dire la suite, mais cette fois au Village Vanguard grâce au meilleur réseau jazz qui soit : NPR. [www.npr.org/event/music/136617130/roy-hargrove-quintet-live-at-the-village-vanguard](http://www.npr.org/event/music/136617130/roy-hargrove-quintet-live-at-the-village-vanguard)

Collaborateur  
Le Devoir

## SALLE BOURGIE

16  
17

La Fondation Arte Musica présente

## FOCUS BRÉSIL

Jeudi 15 septembre - 19h 30

Avec huit danseurs de la troupe Focus Cia De Dança (Brésil) accompagnés par 3 musiciens.

En symbiose avec la musique de J. S. BACH, danseurs et musiciens se partagent la scène.

Dans le cadre de la 14<sup>e</sup> édition du Festival Quartiers Dances

## CABARET TOULOUSE-LAUTREC

Vendredi 21 octobre - 18h et 20h

Jeanne-Marie Levy et Jean Delescluse, voix  
Pascal Hild, piano

Un programme éclaté de musiques entendues dans les cabarets dont Toulouse-Lautrec a conçu les affiches.

Spectacle présenté dans la verrière du MBAM et en admission générale

## HOMMAGE AUX HORNSTEIN

Mardi 15 novembre - 20h

Andréanne Brisson Paquin, soprano  
Caroline Gélinas, mezzo-soprano  
Mathieu Abel, ténor  
Olivier Godin, piano

Airs d'opéras de BIZET, MOZART, PUCCINI et ROSSINI

Dans le cadre des célébrations d'ouverture du nouveau Pavillon pour la Paix Michal et Renata Hornstein.

Jan Bruegel le Vieux, *Préface de parents pauvres d'opéra et d'opéra dans une chambre, vers 1610* (Musée de la Ville de Bruxelles)

## LE PIANISTE AUX 50 DOIGTS

Dimanche 22 janvier - 14h

Pascal Amoyel, piano et textes

Spectacle en hommage au célèbre pianiste hongrois György Cziffra, présenté pour la première fois à Montréal.

Œuvres de CHOPIN, LISZT et SCHUMANN



## CARTE BLANCHE À VALÉRIE MILOT

Mercredi 31 mai - 19h 30

Valérie Milot, harpe  
Musiciens de l'Orchestre MétropolitainDEBUSSY *Dances sacrées et profanes*  
RAVEL *Introduction et Allegro*  
TAILLEFERRE *Sonate pour harpe seule*  
TOURNIER *Images*  
SATIE *Le fils des étoiles*

Un programme de musique française rempli de poésie!



Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTREAL

FONDATION ARTE MUSICA

Présenté par

TD



Du 25 juillet au 15 août 2016

ROMÉO ET JULIETTE 11 AOÛT  
CONCERT GALA 12 AOÛTwww.icav-cvai.ca  
www.admission.com

## CULTURE

POLITIQUE CULTURELLE DU QUÉBEC

## De la gigue à l'usine : au-delà des symboles, il faut des actions

JÉRÔME DELGADO

Nouvelles vocations pour les églises à surveiller, sites industriels à apprécier, traditions ancestrales à préserver : les enjeux reliés au patrimoine sont vastes. Et les mesures pour y répondre adéquatement, nombreuses. Les consultations publiques mises en place par le ministère de la Culture et des Communications (MCC) en vue du renouvellement de la politique culturelle du Québec ont déclenché une série d'appels à mieux penser la question du patrimoine.

À travers les mémoires présentées en juin, et consultés par *Le Devoir*, une tendance se dessine : il faut valoriser davantage le patrimoine, le bâti comme l'immatériel, le religieux comme l'industriel. Malgré la Loi sur le patrimoine culturel, en vigueur depuis 2012, il y a encore beaucoup à améliorer, clament les différents groupes qui se sont prononcés lors du premier mois de consultations.

Le mémoire d'Action patrimoine fait figure de consensus. Il statue ceci : «*La protection et la valorisation du patrimoine bâti et des paysages culturels québécois doivent être envisagées dans une perspective intégrée d'aménagement du territoire.*» Autrement dit, la question en est une d'intérêt national et nécessite la compréhension et la défense de tous, pas uniquement du MCC.

On appelle à «*une vision plus claire et cohérente*» du patrimoine, à ce que celui-ci soit associé à des valeurs sociales et économiques et à ce qu'on définisse mieux les rôles et responsabilités. «*Force est de constater, estime-t-on chez Action patrimoine, que nous sommes [soumis à] une gestion*



CONSEIL DU PATRIMOINE RELIGIEUX DU QUÉBEC  
L'église Saint-Gérard-Majella, à Saint-Jean-sur-Richelieu, qualifiée de «*bijou d'architecture moderne*», était condamnée à la démolition en 2015.

que l'on pourrait qualifier de «*pompier*», c'est-à-dire de dernière minute et au cas par cas.»

## Le cas du vivant

Le Conseil québécois du patrimoine vivant (CQPV) et le Centre de valorisation du patrimoine vivant (CVPV), ou Es Trad, réclament tous deux un changement d'attitude radical. Certes, la loi de 2012 a permis de désigner comme éléments du patrimoine immatériel des pratiques comme le chant de gorge inuit, le canot à glace sur le fleuve Saint-Laurent ou le fléché. Sauf que ce statut légal, différent de la citation ou du classement attribués à des immeubles ou des documents, n'est qu'un symbole.

«*Ce qui nous intéresse*», confie Antoine Gauthier, directeur du CQPV, «*ce sont des plans de développement, pas juste des statuts. Les statuts envoient le message erroné que l'Etat s'occupe des traditions.*»

«*La Loi sur le patrimoine culturel est l'exemple idéal d'une loi qui n'a pas les moyens de ses ambitions. Elle n'est assortie d'aucun véritable levier [...]. Aucun plan d'action n'est prévu pour assurer la pérennité de la pratique culturelle*», lit-on dans le mémoire d'Es Trad.

Les deux organismes souhaitent un meilleur accès aux subventions de l'Etat, déplorant notamment la disparition de certains fonds et le transfert d'autres vers les municipalités. La gestion locale n'offre aucune garantie, croit-on.

«*Le patrimoine vivant se retrouve devant un non-sens : on le protège par le biais d'une loi, mais on met de côté les organisations qui le font vivre depuis plus de trente ans. Assez pathétique*», accuse-t-on du côté d'Es Trad.

Devant ce ton plutôt alarmiste, Antoine Gauthier précise qu'il n'est pas question d'annoncer la disparition d'activités ancestrales, mais

de signaler leur absence dans l'espace public et dans les programmes d'éducation.

«*Le Québec, comparé à plusieurs pays ou régions du monde, fait piètre figure en matière [d'éducation]*», accuse le CQPV. «*Il est possible de passer plus de vingt ans sur les bancs d'un établissement public qui enseigne la musique sans être capable d'interpréter de façon probante un reel, une galope, une gigue [...], voire sans être capable de reconnaître ces formes musicales.*»

## Le cas industriel

Sans une orientation claire de la part du MCC, la conservation d'usines, de manufactures et d'autres sites de ce type est difficile, estime pour sa part l'Association québécoise pour le patrimoine industriel (AQPI). Elle aussi dit craindre la décentralisation des mesures : «*Le rapprochement avec les collectivités est essentiel, mais un transfert*



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR  
La loi de 2012 a permis de désigner comme éléments du patrimoine immatériel des pratiques comme le chant de gorge inuit.

de responsabilités vers les municipalités nous inquiète.»

Pour l'AQPI, la protection du patrimoine doit être «*un principe fondamental*» de la future politique culturelle. Celle-ci devra instaurer des mécanismes pour empêcher une démolition sans consultation, établir une aide financière destinée aux associations nationales et envisager le patrimoine industriel comme un moteur économique et touristique.

«*Nous pensons que l'avenir du patrimoine industriel est aussi en danger que le patrimoine religieux et qu'il devrait faire également l'objet d'un exercice particulier*», avance l'AQPI. «*Il faut absolument reconnaître, protéger et valoriser la diversité patrimoniale.*»

## Le cas religieux

S'il y a un secteur patrimonial qui a bénéficié d'une meilleure attention depuis la première politique culturelle (1992), c'est

bien celui du religieux. Devenu un «*véritable enjeu de société*», de l'avis du Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ), il a été soutenu par des investissements frôlant le demi-milliard de dollars. Or, selon cet organisme, il est urgent de revoir les stratégies.

Il n'est plus question que de s'occuper d'édifices utilisés à des fins religieuses, comme il y a 20 ans. La protection du patrimoine religieux concerne désormais les presbytères, couvents et autres bâtiments connexes. Elle s'applique aussi aux cimetières, œuvres d'art, vêtements, etc.

«*Depuis 2011, le CPRQ fait de la question de la désaffectation des lieux de culte patrimoniaux un axe stratégique d'intervention. La conversion des édifices excédentaires s'impose désormais comme la voie d'avenir et une condition de conservation viable*», lit-on dans le document de 12 pages.

Le Devoir

## ROMÉO

SUIITE DE LA PAGE E 1

## Sensibilité viscontienne

Outre la beauté des jeunes acteurs, dont Marianne Fortier et Philippe Thibault-Denis, ses Roméo et Juliette, Denoncourt a aussi voulu offrir au public une esthétique soignée, puisant à la fois dans l'austérité de l'architecture italienne de l'époque et l'élégance du cinéma de Visconti.

«*Le texte de Normand Chaurrette me laisse beaucoup de place ; je peux alors décider du sens que je veux donner aux mots. Il y a beaucoup de trucs auxquels je donne un deuxième sens visuellement. Toute la pièce est écrite en oxymores : la nuit, le jour ; la lune, le soleil ; la guerre, l'amour. Au départ, le décor est tout blanc, puis tout devient noir ; le noir l'emporte sur la lumière. Il y a toute cette poésie que je voulais rendre visuelle. On peut imaginer que les batailles en ville sont entre les fascistes et les non-fascistes. Déjà ça m'aidait à situer les costumes, les décors. J'avais envie de mettre en scène l'architecture fasciste, comme dans l'EUR [Esposizione Universale di Roma, quartier de Rome] avec ses grandes colonnades.*»

Si les Italiens comparent sa direction d'acteurs à celle de Visconti, Serge Denoncourt révèle qu'il y a un je-ne-sais-quoi de pasolinien dans sa relecture de *Roméo et Juliette*. Notamment dans sa vision de Mercutio (Benoît McGinnis), personnage qu'il a lui-même incarné en travesti dans *À propos de Roméo et Juliette* de Pierre-Yves Lemieux, 10 ans avant l'adaptation de Baz Luhrmann.

«*Dans la pièce, il y a deux histoires d'amour : celle de Mercutio et Roméo ; et celle de Roméo et Juliette. Mercutio est un homosexuel vieillissant qui se tient avec des petits gars, qui boit, qui est amoureux de la beauté de Roméo. À l'adolescence, les garçons italiens couchent ensemble même s'ils ne sont pas gais. Dans ma mise en scène, on comprend que Mercutio joue à touche-pipi avec les garçons et qu'eux, ça ne les dérange pas. Comme son amour pour Roméo est impossible et qu'il comprend la montée du fascisme, il se laisse tuer par Tybalt. Il y a donc trois suicides.*»



DAVID AFRIAT LE DEVOIR  
Les comédiens Philippe Thibault-Denis et Marianne Fortier

## Un amour d'adolescence

Dans ce *Roméo et Juliette*, on ne retrouvera pas que l'élégance, la décadence et la mélancolie des films de Visconti. De fait, Serge Denoncourt y soulignera le caractère très sexuel des jeunes amants, ainsi que les frustrations sexuelles des adultes évoluant autour d'eux, notamment celles de lady Capulet (Catherine Proulx-Lemay), jalouse de sa fille et négligée par son mari. Bref, il y aura des hormones dans l'air!

«*Le rapport entre Roméo et Juliette est très moderne : elle est prête à baiser avec son chum ! Je capote parce que je pensais monter un joli classique élégant et non une pièce qui aurait pu être écrite avant-hier. Il n'y a*

aucune pudeur judéo-chrétienne et pourtant, la pièce a été écrite il y a 400 ans. C'est une sexualité très dite : le frère Laurent [Guillaume Cyr] en parle, la nourrice [Debbie Lynch-White] en parle, Mercutio en parle énormément, Juliette aussi. J'ai lu Cocteau, Sauvageau et plusieurs autres, mais je suis obligé d'arriver à la conclusion que personne d'autre que Shakespeare n'a mieux décrit le trouble adolescent.

Le Devoir

**ROMÉO ET JULIETTE**  
Pièce de William Shakespeare.  
Traduction de Normand Chaurrette.  
Mise en scène de Serge Denoncourt.  
Au Théâtre du Nouveau Monde jusqu'au 18 août.

Hydro Québec présente respirez le grand art

18 JUIN AU 21 AOÛT 2016  
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

# DOMAINE FORGET

JOHANNES MOSER | JEAN-PHILIPPE TREMBLAY | BORIS BROTT | JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

## CONCERTS DU FESTIVAL

**VENDREDI 29 JUILLET 20 H**  
Signé RAVEL, PROKOFIEV, SAINT-SAËNS

**SAMEDI 30 JUILLET 20 H**  
ORCHESTRE DE LA FRANCOPHONIE  
Jean-Philippe Tremblay, chef  
Alexandre Da Costa, violon

**DIMANCHE 31 JUILLET 15 H**  
ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL  
Boris Brott, chef  
Sharon Azrieli Perez, soprano  
Ensemble Kleztory

## LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHARLEVOIX

**31 JUILLET - MUSES É CETERA**  
France Huot, piano et accordéon | Lyne Therrien, violon  
Daniel Marcoux, contrebasse | Yanni Marcoux, batterie  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

## JARDIN HARMONIQUE DE SCULPTURES

Entre mer et montagnes, découvrez plus de 25 oeuvres installées sur la propriété!

domaineforget.com  
418 452-3535 | 1 888 DFORGET (336-7438)

Patrimoine canadien Canadian Heritage  
Caisse de dépôt et placement du Québec Québec

# CULTURE DE VISU

## La charpente de la complicité

### LA PREUVE PAR L'ARCHITECTURE

Commissaires: Anne Bordeleau, Sascha Hastings, Donald McKay et Robert Jan van Pelt. Salle octogonale du Centre canadien d'architecture jusqu'au 11 septembre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

**La preuve par l'architecture.** Voilà le titre d'une des expositions à l'affiche du Centre canadien d'architecture (CCA). Une expo à la fois intelligente et choquante. Un des facteurs qui ont permis la réalisation de cette expo apparaîtra en effet révoltant... Au XXI<sup>e</sup> siècle, a-t-on encore besoin de prouver que l'Holocauste et les chambres à gaz ont bel et bien existé? Qui pourrait être assez bête, assez ignorant, assez hypocrite ou assez délirant pour nier la réalité de l'histoire, des témoignages et des documents? Pourtant, le procès de Nuremberg n'a pas laissé beaucoup de zones grises quant aux moyens pris par les nazis afin d'appliquer la « solution finale »... Et par la suite, bien des livres et des films documentaires ont permis de saisir l'ampleur de l'innommable. Alors, qui pourrait encore prétendre contester la vérité?

Ce fut pourtant encore le cas il n'y a pas si longtemps. En 2000 a eu lieu en Grande-Bretagne un procès à la suite de la publication, en 1993, d'un livre sur les négationnistes, *Denying the Holocaust: The Growing Assault on Truth and Memory* de l'historienne Deborah Lipstadt. Un des individus cités dans cet ouvrage, David Irving, a décidé en 1996 de poursuivre l'universitaire pour diffamation. Il perdit sa cause et fut blâmé par le juge pour avoir, « à des fins idéologiques, constamment et délibérément déformé et manipulé des preuves historiques ».

Afin de prouver les faits rapportés dans son livre, les avocats de Lipstadt avaient fait appel à Robert Jan van Pelt, historien de l'architecture et professeur à l'Université de Waterloo en Ontario. Comme van Pelt l'explique dans le livre

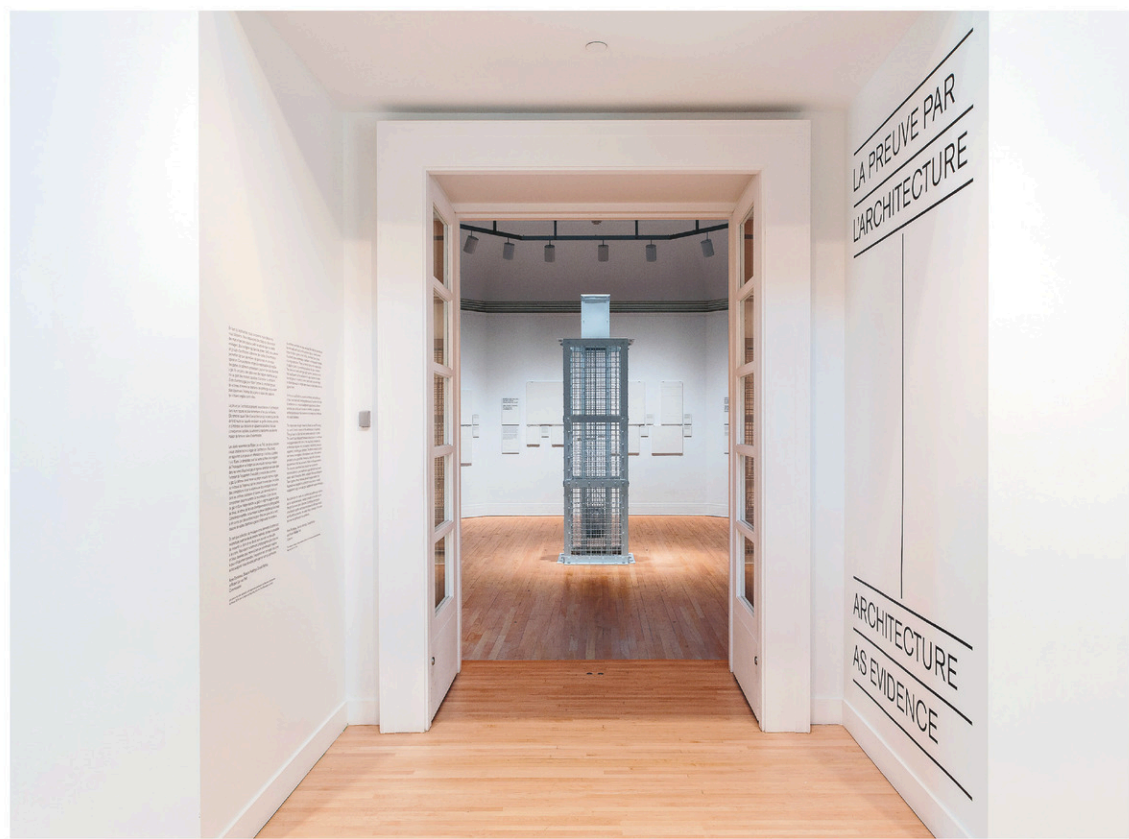
*The Evidence Room* — qui est comme le catalogue de l'exposition —, il s'est alors posé une question importante. Alors que les témoins des camps comme celui d'Auschwitz sont devenus très âgés et que beaucoup d'entre eux sont déjà morts, comment la mémoire de l'Holocauste pourra-t-elle être maintenue? Comment l'historien peut-il interpréter les documents historiques laissés par les architectes et ingénieurs qui ont participé à ces crimes contre l'humanité? La question n'est plus alors de simplement redire ce qui s'est passé, mais d'expliquer en détail comment les documents historiques tissent une convergence de preuves dont les conclusions sont logiques et incontestables. Une analyse historique et technico-légale de l'architecture d'Auschwitz permet donc de comprendre tous les détails de l'Holocauste.

### Une exposition contre l'annihilation

Alors, comment parler de ce sujet bouleversant?

Bien sûr, il faut exposer les photos d'époque montrant des architectes, des dessinateurs, des directeurs des travaux d'Auschwitz-Birkenau posant, souriant. Il faut montrer la photographie du Crematorium 4, qui devait pouvoir brûler au moins 768 corps par jour, image prise juste après son achèvement en 1943. Il faut aussi exhiber les plans d'Auschwitz-Birkenau, les plans du Crématorium 4 avec les plans des modifications qui lui ont été apportées, dont le changement de sens de l'ouverture des portes, lesquelles risquaient d'être bloquées par les corps... Il faut aussi présenter à la vue de tous les bons de commande pour des portes étanches au gaz, les dessins, croquis et photos prises par avion des colonnes pour le gaz. Il ne faut rien cacher. Il faut tout montrer. Il faut dire les noms des architectes SS qui, comme Karl Bischoff, Fritz Ertl et Walter Dejaco, tout comme l'ingénieur principal Kurt Prüfer, ont participé à la chose... Il le faut.

Pourtant, cette expo semble mettre en



CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

L'exposition *La preuve par l'architecture* présente une collection de pièces rassemblées dans le cadre d'une analyse technico-légale de l'architecture d'Auschwitz.

scène une réflexion légèrement différente.

Les photos, les plans, les bons de commande, tout ici a été reproduit grâce à des moulages en plâtre blanc qui les rendent presque illisibles. Même les reconstructions de la colonne et de la trappe pour le gaz sont blanches. Une façon de ne pas transformer tous ces éléments en fausses reliques? Pas seulement.

Après que nous avons tenté de tout voir, de tout lire, de tout comprendre sur Auschwitz-Birkenau, a-t-on vraiment ressenti le phénomène de disparition, d'effacement, que ces lieux incarnent et qu'ils pourraient incarner encore plus dans le futur lorsque tous les témoins

seront morts? Ces moulages en plâtre donnant à voir des images ainsi que des documents, tout comme ces morceaux reconstitués des chambres à gaz pourront sembler frôler l'illisibilité, mais sont néanmoins lisibles, malgré tout le travail des nazis pour faire disparaître les preuves de l'Holocauste.

Cette exposition est présentée à Montréal au même moment qu'une autre version plus complète fait partie de la 15<sup>e</sup> Biennale d'architecture de Venise.

Collaborateur  
Le Devoir

## CINÉMA

## Le chemin sinueux de la liberté

### UNE VIE FANTASTIQUE (V.F. DE CAPTAIN FANTASTIC)

★★★★

Drame de Matt Ross. Avec Viggo Mortensen, George MacKay, Samantha Isler, Annalise Basso. États-Unis, 2016, 119 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Ils connaissent la sauvagerie de Pol Pot, apprécient Glenn Gould et Yo-Yo Ma, peuvent citer Noam Chomsky et, lorsqu'ils dissertent sur un roman comme *Lolita*,

de Vladimir Nabokov, le qualificatif « intéressant » est à proscrire. Non, il ne s'agit pas d'universitaires patentés, ou des membres d'un club sélect au QI surdimensionné: ce sont les six enfants de Ben (Viggo Mortensen), élevés dans les magnifiques forêts de l'État de Washington, loin du confort et du capitalisme, soumis à un entraînement spartiate et à des lectures obligatoires, dont sur la physique quantique...

Voilà l'univers proposé par Matt Ross (*28 Hotel Rooms*) dans ce qui ressemble à une

réactualisation de *La vraie nature de Bernadette*. Il s'agit surtout d'une proposition colorée, et souvent étonnante, sur la liberté qu'insufflé le savoir et les bienfaits de la nature lorsque l'on fait littéralement corps avec elle. Pourtant, *Captain Fantastic* n'a rien, ou si peu, d'une apologie béate du retour à la terre tant certains personnages ne cessent de remettre en question leurs choix, surtout devant ces deux garçons et ces quatre filles dont la maturité intellectuelle, foudroyante, ne les protège

pas de tout, dont la mort.

Elle a frappé leur mère, présence évanescence tout au long du récit, et son suicide dans un hôpital psychiatrique jette une ombre sur ce petit paradis. Tout devient encore plus sombre lorsque Ben découvre que son beau-père (Frank Langella) décide de ne pas respecter les dernières volontés de sa fille en offrant des funérailles chrétiennes à cette bouddhiste convaincue. Ben prendra du temps à encaisser le coup, et à se battre, poussé par ses enfants à quitter leur refuge pour prendre la route jusqu'au Nouveau-Mexique: le périple sera rempli de surprises, culminant dans un affrontement laissant de multiples cicatrices.

Ces oppositions ajoutent mille nuances à ces personnages rongés par le doute sur l'éducation de leurs enfants (une séquence avec un couple de banlieusards dont les deux garçons sont rivaux à leurs jeux vidéo en dit long), donnant à cette tranche de vie de multiples contrastes, et aucune vérité absolue. Le patriarcat incarné avec force, et un brin de tyrannie, par Viggo Mortensen ajoute à la fascination qu'exerce ce formidable portrait de famille nouveau genre, célébrant la franchise sous toutes ses formes, dont à l'égard de la sexualité, et le dépassement de soi (l'ainé, incarné avec brio par le Britannique George MacKay, cumule les

lettres d'acceptation des universités les plus prestigieuses).

Avec ses multiples clins d'œil à la culture hippie, ses oppositions visuelles saisissantes pour illustrer les fossés idéologiques et cette galerie de figures attachantes ne cédant jamais aux facilités du cliché, même le vilain de service défendu par Langella, *Captain Fantastic* propose un voyage unique sur le chemin de la liberté. Tout cela est exécuté par ce conducteur sensible et habile qu'est ici Matt Ross, qui sait aussi manier l'ironie. Car il ne suffit pas d'avoir des fleurs dans une chevelure abondante pour posséder la vérité.

Collaborateur  
Le Devoir



Au MAJ jusqu'au 4 septembre 2016

An Te Liu - Naine blanche

Patrick Bernatchez - 180°

Stéphane Gilot - Le catalogue des futurs

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE 450 756-0311 museejoliette.org

Culture et Communications Québec

Canada

Joliette

Conseil des Arts du Canada



FILMS SÉVILLE

Une proposition colorée, et souvent étonnante, sur la liberté qu'insufflé le savoir

CIRCUIT DES arts MEMPHRÉMAGOG

DU 23 AU 31 JUILLET

Visite d'ateliers d'artistes 10 h à 17 h

Exposition collective à partir du 20 juillet au centre-ville de Magog, 61 rue Merry Nord

23<sup>e</sup> ÉDITION !

WWW.CIRCUITDESARTS.COM



FANTASIA

## Réalité et fiction avec Lawrence Côté-Collins

La cinéaste propose son premier long métrage, le faux documentaire *Écartée*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Si l'on en croit Jean-Luc Godard, le cinéma, c'est la vérité 24 images par seconde. Selon Brian De Palma, le cinéma, c'est à l'inverse le mensonge 24 images par seconde. Et si les deux cinéastes avaient visé juste? C'est en tout cas la réflexion que l'on se fait devant *Écartée*, le premier long métrage de Lawrence Côté-Collins, dévoilé en première à Fantasia le vendredi 29 juillet.

Passée maître dans l'art subtil du faux documentaire au gré d'une pléthore de courts métrages remarquables, la cinéaste s'ouvre sur sa plus récente expérimentation.

«Je revenais du Festival du Documenteur qui se tient à Rouyn-Noranda; j'y vais chaque année depuis sa création il y a 13 ans, explique Lawrence Côté-Collins. La veille, j'avais discuté avec Philippe Falardeau et il m'avait brassée en me disant que, si on mettait bout à bout tous mes courts, on arrivait avec au moins six heures de matériel, et que j'étais plus que mûre pour un long métrage. Bref, je roulais sur la 117 et je repensais à ça en même temps que je me faisais la réflexion, en croisant les quelques maisons bâties sur le bord de la route, que c'était vraiment étrange de choisir de vivre là, avec les gros camions qui passent. T'es au milieu de nulle part, mais tu n'as même pas de quiétude. Puis, j'ai remarqué un barbecue enchaîné à une maison et je me suis demandé: "C'est qui, l'épais qui pense que quelqu'un va arrêter sur le bord de la 117 pour lui voler son vieux barbecue rouillé?" Soudain, des personnages ont commencé à prendre forme.»

Trois personnages, en l'occurrence, et qui, de réécritures en rencontres, évoluent autour des thèmes de la violence psychologique, de la dépendance affective et de la manipulation.

### Le vrai du faux

*Écartée* repose sur un triangle amoureux sous tension, huis clos aidant. Scott, la cinquantaine, mène une existence paisible auprès de Jessie qui, elle, est dans la vingtaine. Ex-détenu au lourd passé, il a trouvé son salut dans les casse-têtes en 3D. Sans emploi, elle s'occupe pour sa part en



DAVID AFRIAT LE DEVOIR

Lawrence Côté-Collins est une digne héritière autant du cinéma direct que de Robert Morin.

collectionnant les bibelots de dauphins. Sous prétexte de tourner un documentaire sur la réinsertion de Scott, Anick, une intervenante sociale, s'immisce dans le quotidien beaucoup plus toru qu'il n'y paraît de ses hôtes. Lorsqu'il devient évident qu'Anick est davantage intéressée par Jessie que par Scott, la situation devient volatile.

«J'ai d'abord voulu trouver ma Jessie. J'en parlais à France Gaudreault, une amie de Rouyn où je m'étais retirée pour écrire, et elle m'a dit qu'une copine à elle serait parfaite: Whitney Lafleur, autrefois de l'Abitibi. Et il s'est avéré que c'était ma voisine à Montréal. On a pris un café, j'asé, braillé...

La caméra l'aime; elle a la présence nécessaire pour qu'on tombe amoureux d'elle à l'écran. J'ai tenu ensuite à ce qu'elle cherche "Anick" avec moi. Un soir, elle m'appelle toute émervee: elle venait de voir Marjo [Marjolaine Beauchamp] en première partie de Richard Desjardins [originaire de Rouyn-Noranda, on y revient toujours]. C'est une poète slameuse. Je l'ai vue à mon tour et on s'est réunies toutes les trois. C'a été magique; c'était juste trop intense. Restait à trouver Scott...»

Après avoir passé des mois à faire du bénévolat en prison dans des groupes de soutien, Lawrence Côté-Collins s'est rendu compte que

son acteur se trouvait sous son nez tout du long: Ronald Cyr, un véritable ex-détenu, est le voisin et ami de son père depuis des lustres. «Il a accepté d'emblée. J'ai fait des tests caméra avec Whitney et lui et ça fonctionnait au bout.»

### Faire confiance

Avant le tournage marathon de quatorze jours, la cinéaste a habité pendant un mois son décor, une maisonnette de Destor sise au bord de la route 101 Nord, près de Rouyn-Noranda, histoire pour sa directrice artistique et elle de créer un environnement plus vrai que vrai. Entre autres exemples du niveau d'implication que s'impose la réalisatrice.

Digne héritière autant du cinéma direct que de Robert Morin, Lawrence Côté-Collins n'en possède pas moins une identité artistique propre. Et forte.

«Je suis à l'aise dans le faux documentaire, et je trouvais important, en passant au long, de poursuivre dans cette veine-là, de l'explorer plus avant. Initialement, c'était pas mal plus cru et plus violent. Mais en insistant pour travailler avec des non-professionnels, je devais respecter leurs limites. D'un autre côté, ils me permettaient d'accéder à leur richesse intérieure. Ils m'ont fait confiance, ce qui n'était pas évident avec une telle proposition.»

### Doublement déstabilisé

«C'a été une aventure extrêmement intense, de poursuivre Lawrence Côté-Collins. Et je suis fière du film. J'estime être allée au bout de tout. On vit dans une société voyeuse; on veut voir les gens vivre et on veut soi-même se mettre en scène dans sa propre vie. La télé-réalité et Internet exacerbent cette pulsion à un degré inouï, jamais atteint auparavant. *Écartée* brouille la frontière entre le vrai et le faux; la caméra est de plus en plus indiscreète et sans pitié, mais comme, en même temps, c'est de la fiction, on est doublement déstabilisé.»

Et on continue de regarder. Mal à l'aise. Fasciné.

Le Devoir

## Chienne de vie

WIENER-DOG (V.O.)

★★★

Comédie noire de Todd Solondz. Avec Ellen Burstyn, Kieran Culkin, Julie Delpy, Greta Gerwig. États-Unis, 2016, 90 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Des parents chicaniers offrent un chien saucisse à leur fils rescapé d'un cancer, Remi. Quelques péripéties laxatives plus tard, l'animal aboutit chez le vétérinaire pour y être euthanasié. Dawn, une jeune employée paumée, s'enfuit avec la bête, puis avec un ancien camarade de classe toxicomane. Laissé chez le frère trisomique de ce dernier, le chien change encore de propriétaire, compagnon d'un scénariste raté qui enseigne le cinéma, Dave, et, ultimement, d'une octogénaire stoïque, Nana, qui le renomme «Cancer». Et la boucle de se boucler dans la plus récente comédie, car c'en est une, de Todd Solondz.

Une comédie noire, on s'entend; noire, qui grince et qui craque.

Dès ses premiers succès festivaliers avec *Bienvenue dans l'âge ingrat*, portrait sans pitié d'un enfant laissée pour compte mais pas spécialement sympathique, et *Happiness*, sur une galerie de monstres ordinaires, dont un père pédophile, Todd Solondz s'est forgé une identité cinématographique distincte. Ses personnages sont plus volontiers caractérisés par leurs défauts que par leurs qualités et leurs échanges sont ponctués de silences qui s'étièrent jusqu'au malaise, puis au-delà. C'est dans cette zone précise que Solondz cultive son humour laconique et inspiré, le plus souvent, de sujets tabous ou angoissants.

*Wiener-Dog* est en cela typique de son cinéma, le thème du film étant cette fois la mort et son inévitabilité, constat énoncé au début par le petit Remi puis à la fin par l'auguste Nana. À ce chapitre, chaque vignette présente un protagoniste plus âgé que le précédent, et confronté à un moment charnière de réalisation. Selon qu'on a la vie devant (Remi, Dawn) ou derrière soi (Dave, Nana), ladite prise de conscience sera plus douloureuse.

Nette en apparence, la structure narrative s'avère toutefois beaucoup moins rigoureuse que ce à quoi le cinéaste a habitué son monde. D'abord fluide, le parcours du chien est brisé par deux ellipses juste avant les troisième et quatrième segments: une décision qui casse arbitrairement le rythme. Placé au mitan, un extrait de



MÉTROPOLE FILMS

*Wiener-Dog* est une comédie noire, qui grince.

facture volontairement ringarde fait sourire, mais n'en est pas moins plaqué, entre autres irritants.

### Unité dramaturgique

Comme il se plaît souvent à le faire, l'auteur multiplie les allusions à ses films précédents, ici en réutilisant des noms de personnages, là en évoquant des événements survenus dans un film antérieur. Pour les amateurs, cette unité ajoute au charme bizarre du cinéma de Solondz qui, à nouveau, présente la cellule familiale comme un lieu tantôt aliénant, tantôt toxique.

Or, c'est particulièrement vrai dans le cas de *Wiener-Dog*, des moments d'humanité surviennent au détour, comme un baume dramaturgique. Le segment final, avec la grand-mère (Ellen Burstyn au sommet de son art) et sa petite-fille venue quémander de l'argent (Zosia Mamet, de la série *Girls*), est à cet égard exemplaire, alors que le cinéaste parvient à inverser, en quinze minutes, les impressions qu'on s'est d'emblée faites des personnages.

Obnubilés par des brouilles, ceux-ci essaient de ne pas penser à la mort qui attend au bout. Ce faisant, ils s'agitent en vain et passent à côté de l'existence. Spectateur muet de ce théâtre pathétique, le chien du titre est pris puis abandonné, son destin traçant une métaphore de la bêtise du monde.

Misanthrope tendance nihiliste, le cinéma de Todd Solondz a l'heur de provoquer simultanément rire et inconfort, le premier permettant de composer avec le second, et le second donnant sa substance au premier.

Le Devoir

## Belle famille

Hirokazu Kore-eda offre un nouvel opus, mineur mais plaisant

NOTRE PETITE SŒUR (V.O., s.-t.f.)

★★★

Chronique familiale de Hirokazu Kore-eda. Avec Haruka Ayase, Masami Nagasawa, Kaho, Suzu Hirose. Japon, 2015, 128 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elles sont trois sœurs: Sachi, l'aînée, Yochino, la benjamine, et Chika, la cadette. Une quinzaine d'années plus tôt, leur père s'en est allé refaire sa vie autre part, imité peu après par leur mère. Devenues dans la maison familiale, les trois jeunes filles, devenues depuis jeunes femmes, se sont débrouillées. Au décès de leur père, elles apprennent l'existence d'une demi-sœur adolescente, Suzu, qu'elles décident de prendre avec elles.

Sélectionné à Cannes en 2015, *Notre petite sœur*, le plus récent long métrage de Hirokazu Kore-eda, se révèle une entrée mineure mais plaisante dans une œuvre où domine le thème de la famille traité volontiers du point de vue de la progéniture.

De nouveau, l'auteur place une cellule en face d'une épreuve, laquelle est ultimement surmontée grâce à des liens d'amour et de solidarité indestructibles, véritable noyau — Kore-eda est en cela aux antipodes de Todd Solondz, dont le plus récent film prend ironiquement l'affiche cette semaine.

### Quelques variations

Dans le scénario quelque peu relâché de *Notre petite sœur*, chaque axe renvoie à un film précédent de l'auteur.

La création dans la continuité n'est pas un défaut, tant s'en faut. C'est du reste le propre de l'artiste que de rebrasser *ad infinitum* les mêmes thèmes, motifs et obsessions, soit.

Les sœurs qui se sont élevées elles-mêmes évoquent par exemple les enfants du trouble *Nobody Knows* qui cachent au monde extérieur l'abandon de leur mère (encore) afin de ne pas être séparés. La fratrie divisée par les chicanes des adultes est quant à elle la prémisse de *I Wish* (inédit au Québec), dans lequel deux demi-frères rêvent de grandir ensemble. Quant aux rancœurs tuées que nourrissent les enfants envers leurs parents, elles sont explorées dans l'extraordinaire *Still Walking*, où un couple âgé réunit les siens une fois l'an pour se remémorer son fils aîné, mort noyé quinze ans plus tôt. Partout, des familles en passe d'éclater se recomposent, plus fortes.

Or les films en question

étant tous plus focalisés, plus achevés, celui-ci souffre de la comparaison. Cela étant, même moins inspiré, le cinéma de Kore-eda demeure plein de finesse et riche d'observations patientes (quoiqu'ici, son approche contemplative frôle parfois la léthargie).

### Accueillies, comprises

Fidèle à ses habitudes, le cinéaste tire le meilleur de ses interprètes, quatre comédiennes formidables aux physiques très distincts mais partageant une chimie telle qu'on ne remet jamais en doute leur parenté.

Hirokazu Kore-eda les filme au gré des saisons dans le paysage maritime enchanteur de Kamakura. Un moment de vie passe, indolent. Des occasions personnelles et professionnelles surviennent. Des hommes vont et viennent...

Et les sœurs de rester les unes auprès des autres, accueillies, comprises. En harmonie.

Le Devoir

30 juillet	OTTAWA – Louise Vigée Le Brun au musée
5 août <b>COMPLET</b>	JOLIETTE – Bibliothèque- musée-concert Rodolphe Duguay et Suzor-Coté NICOLET – ARTHABASKA – peinture-sculpture
24 août	CÔTE-DU-SUD – le long du fleuve De la seigneurie au patrimoine religieux Places encore disponibles!
1-4 septembre	
22 octobre	QUÉBEC – Pierre Bonnard au musée

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

21<sup>e</sup> SYMPOSIUM DE  
SAINTE-ROSE

90 artistes à l'œuvre  
dans le Vieux Ste-Rose



Du 28 au 31 juillet

Judi et vendredi : 11 h à 20 h  
Samedi : 10 h à 20 h  
Dimanche : 10 h à 17 h



Carole Laurence



Louise Cormier

## CULTURE › LIVRES

## LA VITRINE

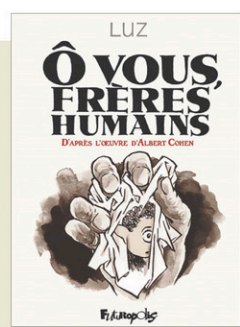


## BANDE DESSINÉE

**CE QU'IL FAUT DE TERRE À L'HOMME**  
Martin Veyron (d'après Tolstoï)  
Dargaud  
Bruxelles, 2016, 144 pages

Voilà toute une critique de l'avidité, de l'accumulation aveugle de la richesse, de la cupidité et de la consommation irresponsable que ramène au bon souvenir du présent le bédéiste Martin Veyron en revisitant avec ses dessins le célèbre conte philosophique et cruel de l'écrivain russe Léon Tolstoï. Rappelez-vous, la chose vient du XIX<sup>e</sup> siècle : sur les terres de la noble Barynia, André essaye toujours d'en avoir plus. La vieille va un jour céder ses propriétés à la commune, sans que cela change rien pour l'avidité qui va se résoudre à tout vendre pour aller chercher des terres nouvelles chez les Baschkirs. Là-bas, il suffit d'arpenter à pied un terrain du lever au coucher du soleil pour en faire l'acquisition, ou atteindre une finale morale ? Le récit est connu. Il trouve sous la plume du père de *Bernard Lermite* (1979), de *Papy Plouf* (2006) et de *Blessure d'amour-propre* (2009) cette texture parfaite qui plonge rapidement le lecteur dans l'esprit de ce temps lointain dont les travers sont toujours contemporains. *Ce qu'il faut de terre à l'homme* devient donc ce qu'il faut à l'homme pour magnifier la vie dans un rappel efficace d'un fragment de son patrimoine littéraire.

Fabien Deglise

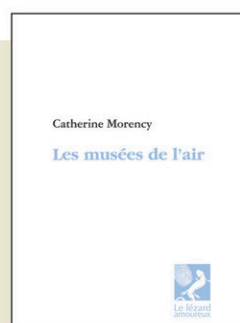


## BANDE DESSINÉE

**Ô VOUS, FRÈRES HUMAINS**  
Luz  
Futuropolis  
Paris, 2016, 136 pages

Le jour de ses 10 ans, en 1905, Albert Cohen croise l'odieux dans les rues de Marseille qu'il arpente : l'antisémitisme qu'un bonimenteur lui vocifère au visage, sans autre forme de procès. 67 ans plus tard, l'homme extrait toute la puissance de cette agression dans un bouquin d'une force brute : *Ô vous, frères humains*, que le dessinateur Luz vient tout juste de mettre en dessins dans cette collection fascinante qui, depuis quelques années, invite des bédéistes de tout acabit à raconter les livres qui les ont inspirés. Plus d'un an après les attentats de *Charlie Hebdo* dont Luz est encore et toujours la victime, l'homme laisse ici sa rencontre avec le texte de Cohen se matérialiser dans un trait d'une étonnante profondeur et d'une puissance évocatrice terrifiante de ce refus de l'autre et de l'horreur que cette négation a induite. L'intimité avec l'horreur est magnifiquement mise en dessin, tout comme d'ailleurs la violence de cette haine ordinaire que Luz arrive désormais si bien à saisir pour l'avoir un jour regardée droit dans les yeux.

Fabien Deglise

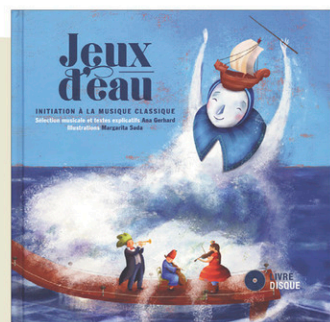


## POÉSIE

**LES MUSÉES DE L'AIR**  
Catherine Morency  
Le lézard amoureux  
Montréal, 2016, 74 pages

« Il faut faire confiance à la folie des choses », lit-on dans *Les musées de l'air* de Catherine Morency ; mais folie il n'y a pas dans cette écriture un peu sage, un peu à côté des émotions. On déplore chez cette auteure une espèce de retenue stylistique qui empêche de saisir une réelle signature, bien que l'ensemble soit d'une très belle tenue. Ainsi, ce poème qui cherche à ramasser son sujet, proposant une violence allusive : « Nul besoin de fou-lard il n'y a plus de vent, pas de robe à défaire, que mes veines livrées à l'heure pour tes fauves. » La poète voyage en Espagne, en Italie, ailleurs, va en bord de mer ou à la campagne, retrace un itinéraire de souvenirs évanescents qui cherchent à se manifester, qui affleurent à la surface de la conscience. Moins de 40 poèmes, et quelques textes liminaires, suffisent-ils à cerner cette angoisse refoulée qui essaie de se dire ? Je ne le crois pas vraiment, tant est court ce souffle poli. Que peut-on faire de ces « perles dérobées à l'écrin d'Eros », du « faciès de l'effroi » ? Que retenir de cet aveu : « Je suis de gris répandu sur ton absence » ? Voilà, c'est sans doute là que le bât blesse, juste dans cette petite mesure spéculaire, précieuse, qui édulcore et le style et le propos. Pourtant, Catherine Morency sait ce qu'est la poésie, n'en doutons pas. Mais on dirait qu'elle en est aveuglée.

Hugues Corriveau



## JEUNESSE

**JEUX D'EAU**  
INITIATION À LA MUSIQUE CLASSIQUE  
Ana Gerhard  
La montagne secrète  
Montréal, 2016, 68 pages

Après *Un monde fantastique* et *Le chant des oiseaux*, ce troisième opus, toujours signé Ana Gerhard, permet une nouvelle plongée au cœur de la musique classique et invite les petits, comme les grands, à découvrir le sens des pièces et l'inspiration derrière la note. Ici sont rassemblées vingt compositions dans lesquelles l'eau occupe un premier rôle. *Pastorale*, la symphonie n° 6 de Beethoven, par exemple, évoque le courant naturel du ruisseau. Dans *Griselda*, Vivaldi établit un parallèle entre les tourments de la jeune fille et la mer agitée. Avec *Vox Balaenae*, George Crumb s'inspire, pour sa part, du chant des baleines à bosse et crée un morceau soulignant la force de la nature. Tout comme dans les deux premiers titres, le texte d'accompagnement et les extraits musicaux permettent de saisir l'essence de ces créations. Il faut voir, aussi, les illustrations de Margarita Sada qui, rondelles et enjouées, épousent le dynamisme de l'eau. À travers les trois livres-disques parus, c'est près de 45 compositeurs et 60 pièces que l'on découvre et apprend à connaître.

Marie Fradette

## BANDE DESSINÉE

## Histoires en trois temps

Temps qui stresse, qui s'arrête et temps d'attente comme moteur de création pour trois bédéistes

FABIEN DEGLISE

Avouez que ça doit être stressant ! Quoi ? Ne disposer que de 24 heures, pas une de plus, pour dessiner et scénariser une histoire en bande dessinée sur une vingtaine de planches, en s'assurant qu'elle soit esthétiquement acceptable, originale, cohérente et pertinente. Pas facile, même pour les pros, dont quelques-uns semblent toutefois un peu plus que d'autres apprécier ce processus de création dans la contrainte.

Zviane, jeune talent d'ici, fait partie de ses drôles d'oiseaux qui courent les compétitions de création de bande dessinée dans un cadre temporel de 24 heures, sans possibilité de dormir avant d'avoir posé le contenu de la dernière case. Quand elle n'en trouve pas près de chez elle, elle en organise même dans son appartement montréalais. C'est dire !

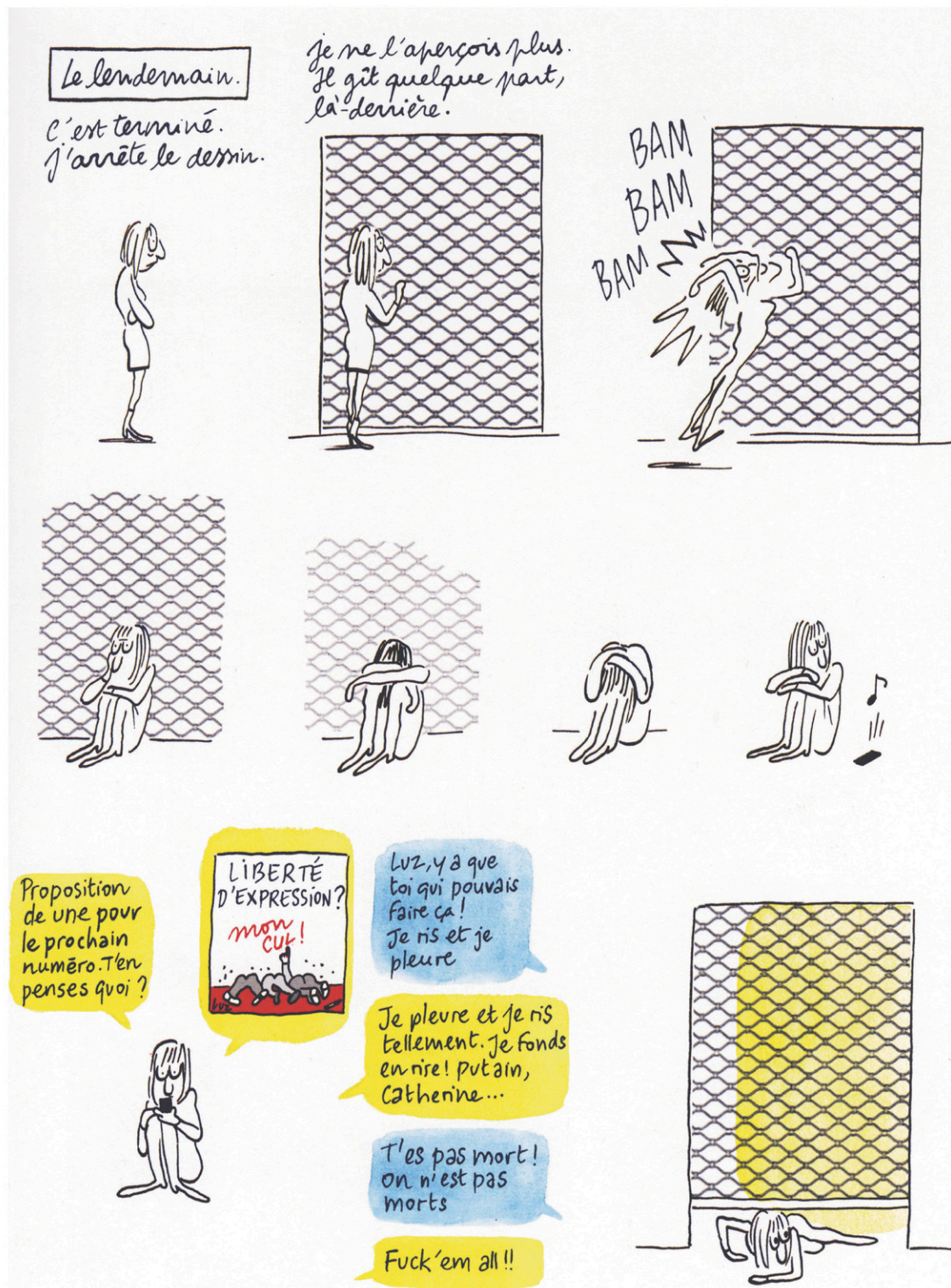
L'obsession est tangible. Preuve en est faite d'ailleurs une nouvelle fois dans *Club sandwich* (Pow Pow), recueil de « cinq histoires biscornues, mais néanmoins amusantes », réalisés entre 2008 et 2011 lors de ces événements qui ont des allures d'Ironman — vous savez : ce triathlon extrême — du 9<sup>e</sup> art. L'objet marche sur les traces de son *Pain de viande avec dissonances* (Pow Pow) publié il y a cinq ans. Il en partage d'ailleurs le même genre de surprises, d'élégance et de poésie, tout comme de nombreuses imperfections.

Il n'y a rien de constant dans cet ouvrage qui manque par moments d'affinage, de rythme et de finition, mais qui témoigne à plusieurs endroits de la sensibilité de l'auteure, comme dans cette histoire mettant en scène un groupe d'amis se réunissant chaque année depuis 11 ans pour construire un igloo dans une maison. La réunion loufoque devient un territoire de réflexion sur le temps qui passe et les distances qui s'installent dans les amitiés. Chic.

*Club sandwich*, c'est également le récit de Lorenzo, sculpteur de sons qui va perdre sept ans de travail dans l'inondation de son sous-sol. C'est une étrange histoire de perversion, c'est un objet magique brisé, mais également un groupe de sirènes renégates qui vont maltraiter un personnage tout aussi fictif qu'elles. Et au final, c'est surtout un exercice de style, avec plus de hauts que de bas, qui s'appréhende loin de la prétention que cette pièce montée d'ingrédients disparates, à l'image du célèbre club auquel le titre fait référence, n'a forcément pas.

## Le temps qui s'arrête

Par le titre de sa dernière création, Catherine Meurisse évoque de « la légèreté » (Dargaud), mais c'est finalement bien pire que ça : elle parle surtout du temps, celui qui s'est arrêté brusquement pour elle après le massacre de *Charlie Hebdo*, le 7 janvier 2015, temps qu'elle a essayé de remettre en mouvement au terme d'une quête pour le moins singulière : la bédéiste traumatisée a cherché dans le syndrome de Stendhal, ce trouble pathologique induit chez certaines personnes par une surexposition à des



Une planche extraite de *La légèreté*, de Catherine Meurisse

œuvres d'art, une façon de se débarrasser du syndrome de Charlie. Joli programme.

On s'en souvient : la trentenaire bédéiste est arrivée en retard à cet improbable rendez-vous avec la mort auquel huit de ses collègues de travail ont été conviés ce jour-là par deux radicaux abrutis par la haine et la peur de l'autre. Elle en a perdu l'envie de dessiner tout comme cette aptitude à aborder la vie avec une certaine légèreté. Dans la foulée de son pote Luz, qui en 2015 a signé *Catharsis* (Futuropolis), album thérapeutique, elle s'approprie, un an et demi plus tard, les mêmes cadres en posant à l'intérieur ses nombreuses contusions et le fil des événements qui, de la chute à la reconstruction, ont fondé la dernière année de sa nouvelle vie.

Tout est en finesse, en poésie, en humour et en introspection dans ce carnet de vie d'une jeune fille qui s'extrait « de la marée humaine pour retourner voir l'océan », en se demandant « pourquoi tout le monde parle d'attentat alors qu'il s'agit d'un massacre ». Sa bouffée d'air, c'est finalement dans les arts, à la Villa Médicis, l'Académie de France à Rome, en novembre 2015, puis au Forum et au Palatin, qu'elle va le trouver.

« Voir les vertiges du berceau

de la civilisation occidentale ! De l'immuable ! De l'intemporel ! Quelque chose qui ne s'effondrera plus », cela va lui faire le plus grand bien, relate-t-elle dans son bouquin où, page 105, elle se permet même un égoportrait avec Henri Deyle, dit Stendhal. Accrochée à son bras, elle dit : « Quand les intégristes auront compris l'utilité de l'art, il y aura peut-être l'équivalent du Louvre à Raqqa... »

Il lui répond : « Quel romantisme. » Elle ajoute : « C'est vous qui m'y poussez. » Sublime.

Il y a de l'élégance dans cette *Légèreté*, de la densité aussi, de l'humanité, de la beauté, du noir et des couleurs pour un exercice intense qui confirme que l'art est bel et bien ce champ d'expression qui a toujours combattu ceux qui essaient d'éteindre les lumières...

## Le temps d'attendre

La tonalité des 9 derniers mois de ta vie de petit con (Les Arènes BD) est beaucoup plus superficielle et plutôt divertissante, puisqu'elle remonte, en passant par le nombril de l'auteur Cookie Kalkair, le fil de l'attente fébrile de son premier enfant. Ça s'est passé en 2015, quatre ans après des traitements d'inséminations, des médecins, des seringues qui n'avaient rien donné. Et puis,

bang ! Au retour d'un voyage, alors que le projet de procréation avait été mis de côté, la surprise est arrivée, forçant les responsables de l'œuvre à revoir leurs projets d'avenir.

Semaine par semaine, le père bédéiste dessine ici ses réflexions autour de sa paternité naissante dans des planches hypercolorées à l'expressivité exacerbée qui témoigne d'une certaine angoisse et profonde agitation. Au départ, la chose s'est répandue sur un blogue en direct avant de se transformer en bédé reliée.

Il y est question des potes, de sa collection de figurines, de Yoda, de communication dans le couple, de pâtés au saumon... C'est très *geek*, très Télétoon la nuit, plutôt gentillet et au final beaucoup moins bouleversant que l'arrivée d'un petit Léon dans une cabane.

Le Devoir

## CLUB SANDWICH

Zviane  
Pow Pow  
Montréal, 2016, 134 pages

## LA LÉGÈRETÉ

Catherine Meurisse  
Dargaud  
Paris, 2016, 134 pages

## LES 9 DERNIERS MOIS DE TA VIE DE PETIT CON

Cookie Kalkair  
Les Arènes BD  
Paris, 2016, 80 pages

## VOYAGE

SUITE DE LA PAGE E 1

c'est un peu comme les calebasses, on pourrait les étrangler, leur donner des formes extraordinaires. Ah ! ce serait curieux si des statues sortaient du sol de cette manière et qu'il suffirait de biner pour avoir des statues ! Quelques pas encore, et je dis : « Ma foi, un pays avec des statues qui sortiraient du sol serait une belle métaphore de la création artistique. On pourrait à la fois se moquer et y trouver pathétiques des hommes qui ne feraient que cela de leur vie. »

De nouveau, dix ans passent. « En 1975, je me trouve isolé dans une chambre d'hôtel

lugubre. J'ai sur moi mon cartable, avec du papier et ainsi de suite, et je me dis que je vais écrire mon petit conte sur la création artistique. Ça donne Les jardins statuaires. »

Son épouse sort un carnet noir. Il l'ouvre. Une écriture minuscule et régulière, élégante, en recouvre les pages. Pas d'espace blanc, ni marge, ni rature. Un projet de 50 pages y devient une œuvre.

## Les personnages

En écrivant, une question s'impose à Abeille : où sont les femmes ? « Par cette question, les femmes m'ont mis le désordre dans cette histoire qui n'aurait dû être qu'une petite métaphore spéculative : les femmes explosent comme

l'émergence du romanesque. »

Il instaure alors un système de contradictions. Chaque affirmation fait jaillir son contraire : « Je ne pouvais pas arrêter d'écrire cette histoire, et cela a duré longtemps, comme cela, au fil de la plume. Cela m'a pris deux mois, juillet août. »

« Le personnage est quelqu'un qui est rencontré par quelqu'un qui écrit l'histoire, et celui qui écrit l'histoire, ce n'est pas tout à fait moi. C'est un "je" transparent que j'enregistre. Je suis le scribe d'un homme qui est entré dans les jardins statuaires et qui a rencontré des personnages ; ils sont insolites, mystérieux, comme nous le sommes les uns vis-à-vis des autres, opaques, impénétrables. Je suis les traces de quelqu'un dont je ne sais rien. »

« Dans Les jardins statuaires, il y a un passage inquiétant où, pour aider une femme aimée à échapper à un destin cruel, il faut traverser des matrices de pierre glacées. Le personnage masculin ne tient pas la route ! C'est la femme qui le sauve. À travers la générosité de son corps, elle le réchauffe. » Chez Abeille, la femme décide des choses de l'amour, de l'économie générale, et ses héroïnes sont d'un grand secours.

Collaboratrice  
Le Devoir

## LES JARDINS STATUAIRES

Jacques Abeille  
Le Tripode  
Paris, 2016, 458 pages

## CULTURE › LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Thriller existentiel autour de Forster

Un magnifique roman biographique consacré à l'auteur de *Route des Indes*

CHRISTIAN DESMEULES

En octobre 1912, sur le paquebot qui le menait pour la première fois en Inde, E. M. Forster (1879-1970) flottait entre deux continents et entre deux mondes, parmi des vagues de désirs contradictoires. À 33 ans, encore vierge, il venait de publier son troisième titre, *Howards End* (1910), et commençait à peine à se considérer comme écrivain.

C'est le point d'entrée choisi par Damon Galgut dans *L'été arctique*, un roman biographique tissé à partir d'épisodes-clés de la vie de l'écrivain anglais, auteur de *Route des Indes* (1924), qui a été aux prises tout au long de sa vie avec les aléas de la création littéraire et une homosexualité qu'il acceptait avec difficulté.

Pour ce magnifique roman, son septième depuis *A Sinless Season* (inédit en français), publié alors qu'il n'avait que 17 ans, Damon Galgut a puisé à pleines mains dans la correspondance et les journaux intimes du romancier anglais. Né en 1963 à Pretoria, en Afrique du Sud, l'écrivain a déjà été finaliste à deux reprises du prestigieux Man Booker Prize, avec *Un docteur irréprochable* et *Dans une chambre inconnue* (L'Olivier, 2005 et 2013).

Ses romans sont traversés de silhouettes solitaires et semi-tragiques, qui portent leurs failles et leurs doutes, tous vécus comme de petites malédictions. Rien de plus naturel, en ce sens, que le Sud-Africain s'attaque à pareil sujet. Si son homosexualité était pour E. M. Forster la marque (positive) d'une extrême singularité, elle était aussi source de douleur, de tourments physiques et d'isolement social. C'est cette perpétuelle tension entre vie intime et création littéraire qu'explore avec finesse Galgut dans *L'été arctique* — qui emprunte son titre à celui d'un roman de Forster resté à l'état de projet, qui aurait été son septième.

E. M. Forster aura deux grandes histoires d'amour malheureuses au cours de sa vie. La première avec un Indien, Masood, rencontré en Angleterre. Elle est à la source de son premier voyage en Inde. voire peut-être aussi de son second séjour dans le sous-continent au début des années vingt, alors qu'il passera plusieurs mois au service d'un petit maharadjah comme secrétaire particulier.

« Il avait fondé de grands espoirs sur ce voyage et il ne s'était rien produit. » Un séjour pas si stérile, en vérité, puisqu'il lui aura permis de dénouer l'impasse où il se trouvait dans l'écriture d'un roman amorcé avant la Première Guerre



PORTRAIT D'E. M. FORSTER PAR DORA CARRINGTON/WIKIPEDIA C.C.

E. M. Forster aura deux grandes histoires d'amour malheureuses au cours de sa vie.

mondiale. *Route des Indes*, le dernier et le plus complexe de ses romans, dans lequel il synthétise son expérience indienne et épingle les ambiguïtés de la situation coloniale, connaîtra dès sa parution en 1924 un succès considérable.

La seconde de ces histoires d'amour, mêlée d'amitié, plus « concrète » cette fois, aura lieu avec un Égyptien, conducteur de tramway à Alexandrie.

En marge de tous ces épisodes, Damon Galgut explore avec finesse et intelligence, presque de l'intérieur dirait-on, les complexités d'un être lesté de doutes et de romantisme : sa « stérilité amoureuse », sa crainte de mourir tout en restant vierge ou sa relation complexe et étouffante avec sa mère. Ses rapports tendus avec l'écriture. Sa solitude, certes nécessaire, mais source aussi de profondes souffrances.

L'Inde éternelle, trou noir, source de mystères et de nombreux dénouements. « Il n'expliquerait pas ce qui s'était passé car il ne le savait pas. En tant qu'écrivain, il s'était senti obligé d'apporter des réponses, mais l'Inde lui avait rappelé qu'aucune réponse n'était satisfaisante. » La même chose pourrait être dite à propos de l'amour et des passions à sens unique de l'écrivain anglais. Ce que semble suggérer une certaine lucidité alimentée par une fréquentation assidue du malheur : l'amour est peut-être lui aussi une fiction.

Roman d'apprentissage et plongée sensible dans un monde en voie de disparition (manière *Downton Abbey*), *L'été arctique* souffle d'un bout à l'autre le chaud et le froid. « Mais le monde qui l'intéressait était en train de disparaître, ou avait déjà

disparu, enterré par les automobiles, les machines et la fumée de la guerre. Les écrivains devaient regarder de l'avant et ne pas être constamment tournés vers le passé, et il n'avait pas la force de suivre le rythme de l'histoire. Il n'y aurait plus de livres comme celui-ci. »

Ni pour la littérature, ni pour l'homme. *Route des Indes* sera le dernier roman qu'écrira E. M. Forster avant de se taire à jamais, 45 ans plus tard. Pour insuffler la vie à cet hommage doublé d'un thriller existentiel, Damon Galgut mélange tout ce qu'il peut — y compris certainement beaucoup de lui-même — avec un doigté unique.

Collaborateur  
Le Devoir

## L'ÉTÉ ARCTIQUE

Damon Galgut  
Traduit de l'anglais  
par Hélène Papot  
L'Olivier  
Paris, 2016, 384 pages

## Cœur en bouillie, homme contrit

DOMINIC TARDIF

Il vouvoie systématiquement les femmes, même celles avec qui il s'est allongé sous l'édredon. Il valorise une forme de galanterie envers l'autre sexe pour laquelle l'adjectif « suranné » semble spécialement avoir été créé. « [Certains p'tits Joe Connaisseur affirment qu'il parle comme un roman de Marcel Proust, évidemment en ne connaissant de Proust que le titre à la recherche du temps perdu [...]] » Autrement dit, Bernard est le reliquat élégant, mais reliquat quand même, d'une époque que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Son péché, lui, flotte néanmoins hors du temps, dans les limbes de ce qui n'a pas encore été résolu : Bernard a réduit en bouillie le cœur d'une jeune amante éconduite, à qui il avait pourtant juré de quitter son épouse. Histoire archiconnue.

Premier roman du journaliste, avocat, poète et ancien directeur de cabinet Jean Boisjoli, *La mesure du temps* accompagne cet homme sur

le retour dans une balade au pays de son enfance, au cœur des petites rues d'un Saint-Boniface dont il s'est enfui à l'aube de l'âge adulte, écouré par un père amoureux du goulot et la promesse d'une ville se comportant comme un village. Objectif : cueillir la matière d'une biographie que lui réclament avec insistance ses éditeurs.

Il élira en tant que secrétaire et accompagnatrice officielle Marjolaine, une de ses employées représentant au Manitoba l'entreprise de communications qu'il dirige. Elle a déjà été sa protégée, elle a déjà aussi été sa maîtresse, et c'est elle qui, étonnamment, devra rédiger la bio de l'homme qui l'a jadis anéanti.

## Renversement de perspective

Alors que l'on réfléchit dans les milieux universitaires aux implications éthiques et morales des relations que nouent des professeurs avec des étudiantes, La

mesure du temps peut en partie se lire comme le pudique acte de contrition d'une génération de mâles ayant soigné leur ego meurtri en se frottant à l'amour gaga de jeunes femmes ébaubies. Que Jean Boisjoli en ait confié la narration à son personnage féminin témoigne déjà d'un certain renversement de perspective — loin d'être radical — mais qui écorche quand même l'archétype de l'homme de pouvoir s'abreuvant à la vulnérabilité des autres comme on s'empiffre dans un buffet à volonté.

De quelle part de fiction et de réalité nos petites biographies personnelles sont-elles pétrées ? demande aussi l'auteur, par le biais de ce Bernard agréant vraisemblablement le récit de sa jeunesse d'improbables mauvais coups, comme celui-ci, impliquant des lèvres humides et une représentante de la royauté. « Disons que, dans ce cas précis, c'est peut-être ainsi que j'aurais

voulu que les événements se déroulent. [...] Mais il est également possible que j'aie été ce garçon qui a embrassé la reine d'Angleterre et de tout le Commonwealth britannique. Peut-être aussi s'agit-il d'un tout autre événement et que je n'ai jamais même vu la reine. Comment savoir ? »

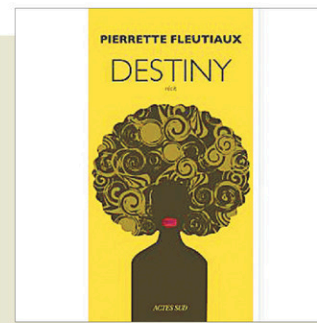
Malgré son arc narratif ne pêchant pas par excès d'originalité, et une écriture bien sage, *La mesure du temps* appartient pour le mieux à cette catégorie de premiers romans que signent, vraisemblablement sous l'emprise d'une nostalgie pour leur jeunesse, des écrivains d'un certain âge. Kaléidoscope permettant de réinventer le monde, la fiction peut aussi parfois servir à se réconcilier avec tous ses passés.

Collaborateur  
Le Devoir

## LA MESURE DU TEMPS

Jean Boisjoli  
Prise de parole  
Sudbury, 2016, 255 pages

## LA VITRINE

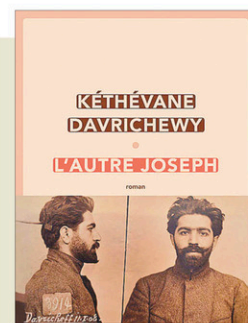


RÉCIT

DESTINY  
Pierrette Fleutiaux  
Actes Sud  
Arles, 2016, 184 pages

Pierrette Fleutiaux n'aura pas attendu la vague des témoignages poignants sur les migrants pour signer *Destiny*, un récit aussi original que constructif, aussi intelligent que sensible. Elle met en scène Anne, une retraitée française, et Destiny, jeune Nigériane migrante, dont elle fait la connaissance sans le vouloir, par hasard, parce qu'elle voit les gens autour d'elle. Anne se prend d'amitié et de compassion pour cette fille, qui va accoucher, perdue à Paris, visiblement démunie et culturellement décalée. Elles communiquent en anglais, à travers les accents et les références absentes. Anne aide Destiny, avec des gestes de base, qui sauvent, des coups de fil utiles, dans un réseau qui fait des miracles quotidiens. Fleutiaux pointe délicatement le dévouement des services médicaux et sociaux, des gens qui y œuvrent auprès de ceux qui y échoient. Écoute, efficacité, compétences, devant les besoins immenses, démesurés, de la misère... *Destiny* est résiliente et triomphe de ses traumas, et ce récit clair et superbe dessine la relation de ces deux femmes, si différentes, si étrangères l'une à l'autre, mais unies par la force de vie et la solidarité. Fleutiaux est experte, et Actes Sud se démarque, dans la production française de cette année, par la justesse et la qualité de ses publications. Lire peut changer le monde.

Guylaine Massoutre



ROMAN

L'AUTRE JOSEPH  
Kathévane Davrichewy  
Sabine Wespieser  
Paris, 2016, 278 pages

Staline est né en Géorgie, en 1878. L'arrière-grand-père de Kathévane Davrichewy lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Ils grandissaient à quelques rues d'écart, et on disait que la mère de l'un avait eu une liaison avec le père de l'autre. Deux bouillants caractères, têtes dures aux rêves opposés, au même prénom : l'un bandit, devenant nationaliste géorgien, l'autre révolutionnaire bolchevique. L'un en prison, l'autre en Sibérie, bientôt rivaux aux bras armés, dans des camps opposés. La romancière évoque cette histoire familiale, colportée par les siens. Les hommes y sont taiseux, mais aussi hommes d'action et capables d'humour, et la mémoire de Staline y est vive. Elle trace aussi un tableau d'époque, puisant dans le récit de son père, sur le même sujet, publié en 1979 ; elle mesure toutefois ce qui en a basculé entre les générations, un regard géorgien, un sens de l'histoire et du destin.

Guylaine Massoutre

Allô prof : des services GRATUITS d'aide aux devoirs offerts à la grandeur du Québec!

Montréal  
(514) 527-3726  
Québec  
(418) 843-5355

Extérieur  
1-888-776-4455  
Internet  
www.alloprof.qc.ca



Gaspard LE DEVOIR	
PALMARÈS	
Du 11 au 17 juillet 2016	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR

## ▼ Romans québécois

1	Vrai ou faux	Christine Brouillette/Druide	1/6
2	Vi	Kim Thuy/Libre Expression	2/15
3	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	6/13
4	Les chevaliers d'Antarès • Tome 2 Basilios	Anne Robillard/Wellan	3/9
5	Ça peut pas être pire...	Nathalie Roy/Libre Expression	4/9
6	Souvenirs d'autrefois • Tome 3 1920	Rosette Lahure/Les Éditeurs réunis	7/6
7	Jadore Rome. Enquête dans les bas-fonds du...	Isabelle Lafèche/Québec Amérique	10/9
8	La théorie du drap contour	Valérie Chevalier/Hurtubise	8/14
9	Les chevaliers d'Antarès • Tome 1 Descende aux...	Anne Robillard/Wellan	9/10
10	L'amour au temps d'une guerre • Tome 2 1942...	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	5/14

## ▼ Romans étrangers

1	Crossfire • Tome 5 Exalte-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec	1/2
2	La fille de Brooklyn	Guillaume Musso/XO	2/17
3	Le temps des regrets	Mary Higgins Clark/Albin Michel	3/7
4	Mariachi Plaza	Michael Connelly/Calmann-Lévy	4/7
5	L'horizon à Fenvers	Marc Levy/Robert Laffont	6/23
6	L'insoumis	John Grisham/Lattès	5/10
7	Le dompteur de lions	Camilla Läckberg/Actes Sud	-1
8	Belles de Shanghai	Amy Tan/Guy Saint-Jean	7/2
9	Le Mercato d'hiver	Philip Kerr/Masque	8/6
10	L'amie prodigieuse	Elena Ferrante/Gallimard	9/3

## ▼ Essais québécois

1	Rendez à ces arbres ce qui appartient à ces...	Boucar Diouf/La Presse	2/40
2	Les passagers clandestins. Métaphores et trompe...	Ianik Marciul/Somme toute	1/4
3	Le multiculturalisme comme religion politique	Mathieu Bock-Côté/Cerf	3/7
4	Kuei, je te salue. Conversation sur le racisme	Deni Yvan Béchard   Natasha Kanapé Fontaine/Écosociété	4/11
5	Le guide des bars et pubs de Saguenay	Mathieu Arseneault/Quartanier	9/10
6	La médiocratie	Alain Deneault/Lux	-1
7	Survivre à l'offensive des riches	Roméo Bouchard/Écosociété	5/2
8	Une escroquerie légalisée	Alain Deneault/Écosociété	6/15
9	La route du Pays-Brité. Archéologie du patriotisme...	Jonathan Livernois/Atelier 10	8/2
10	Les radicaux libéraux	Jean-François Nadeau/Lux	-1

## ▼ Essais étrangers

1	La puissance de la joie	Frédéric Lenoir/Fayard	1/26
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/22
3	Les Trumperies. Le meilleur du pire de Donald...	François Duroire   Kevin Pociou/Édito	2/4
4	L'homme nu. La dictature invisible du numérique	Marc Dugain   Christophe Labbé/Plon	-1
5	Pour la sociologie	Bernard Lahire/Découverte	-1
6	Madeleine project	Clara Beaucloux/Éditions du sous-sol	-1
7	Demain, un nouveau monde en marche	Cyril Dion/Actes Sud	6/3
8	Penser l'islam	Michel Onfray/Grasset	-1
9	Il est avantageux d'avoir où aller	Emmanuel Carrère/POL	-1
10	Une colière noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/Autrement	-1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## CULTURE › LIVRES

## Eugenie Bouchard : qu'il est difficile de l'aimer

LOUIS CORNELLIER

J'aurais voulu aimer Eugenie Bouchard. Je pratique le tennis depuis presque quarante ans et je suis avec intérêt depuis autant d'années les exploits des professionnels de ce sport. Quand Eugenie Bouchard a vraiment percé, en 2014, en s'imposant dans les grands tournois, je m'en suis réjoui. Enfin, me disais-je, le tennis québécois a sa première vraie championne, et elle est éclatante.

Or, depuis, malgré les réels exploits sportifs de la jeune femme, j'ai déchanté. C'est que la championne, en effet, n'est pas toujours aimable et ne brille pas par son attachement au Québec, surtout s'il parle en français. Dans un de leurs récents spectacles, les Zapartistes affirment même « en avoir plein l'cul » qu'on dit « la Québécoise Eugenie Bouchard », tellement cette dernière ne s'identifie pas au Québec.

Dans *Eugenie Bouchard : le rêve* — un titre pour le moins paresseux —, Michel Marois, journaliste sportif à La Presse +, raconte sobrement le parcours exceptionnel de l'athlète. Docteur en science politique grâce à une thèse sur Maurice Richard et l'émeute du Forum de Montréal en 1955, Marois est un journaliste d'expérience qui connaît le tennis. Il suit la carrière de Bouchard depuis 2008 et dit vouloir proposer, dans ce livre, « une vision



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

En 2014, Eugenie Bouchard avouait ne pas avoir d'amies parmi les joueuses, qui ne sont pour elle que des adversaires.

lucide et équilibrée d'une des plus grandes athlètes du sport professionnel canadien». Marois ne cache pas son irritation devant les frasques de Bouchard, qu'il attribue à son immaturité et à son entourage, mais, sympathique à la cause de la joueuse, il insiste surtout sur ses faits d'armes sportifs.

## Parmi l'élite

Ces derniers sont remarquables. En 2014, à l'âge de vingt ans, Eugenie Bouchard a atteint le 5<sup>e</sup> rang du classement mondial en brillant dans les plus grands tournois du monde, notamment à Wimbledon, où elle a perdu en finale.

Après une année de misère en 2015, elle a dégringolé au classement (en début de semaine, elle pointait au 41<sup>e</sup> rang), mais elle demeure parmi l'élite mondiale. Une experte comme Chris Evert continue de croire en ses capacités de regagner le sommet, un avis partagé par Michel Marois. En cette matière, tous les espoirs sont encore permis.

Or, les résultats, les performances, surtout dans un sport civilisé comme le tennis, ne sont pas tout. L'esprit compte aussi et est souvent garant, d'ailleurs, du succès à long terme. À cet égard, Bouchard, mise à l'amende pour conduite

antisportive à Wimbledon cet été, a encore des croûtes à manger. En mai 2015, dans *Le Journal de Montréal*, le chroniqueur Réjean Tremblay affirmait que l'athlète traînait « une réputation de petite baveuse » chez les journalistes et chez les joueuses.

Michel Marois évoque lui aussi cette facette de Bouchard. « Déjà, note-t-il, dans les tournois pour les jeunes, la famille était reconnue pour ses exigences » et passait pour snob. En 2014 et en 2015, Bouchard, au mépris de la tradition, a refusé de serrer la main de ses adversaires en ouverture de la Coupe de la

Fédération. La jeune femme, en 2014, avouait ne pas avoir d'amies parmi les joueuses, qui ne sont pour elle que des adversaires. On flirte ici avec l'air bête et le manque de classe.

## Le malaise québécois

« Cette fille, écrivait encore Tremblay, devrait quand même avoir des racines. Est-elle consciente que des millions de Canadiens et de Québécois sont fiers d'elle? [...] Y a-t-il quelqu'un qui lui a expliqué qu'avoir une base solide dans une carrière peut parfois être salvateur? » On dirait bien que non.

Les propos de Bouchard sur le Québec sont parfois

blesants. Affirmer que l'hiver québécois est trop froid et qu'elle préférerait vivre en Australie peut toujours passer, mais se féliciter, comme elle l'a fait en 2014, de ne pas parler français avec l'accent québécois était pour le moins indélicat.

Issue d'une famille québécoise anglophile et monarchiste — son prénom, sans accent, est inspiré par celui d'une des filles du prince Andrew —, Bouchard, qui tient à se faire appeler Genie et qui désigne maintenant la Floride comme son « home », donne l'impression de n'avoir rien à cirer de ses racines québécoises. Elle en a le droit, évidemment, mais nous avons le droit de le déplorer. Quand, en février 2016, la joueuse a inconsidérément appuyé la croisée d'Uber au Québec — « Do it guys », a-t-elle écrit sur Twitter —, elle a fourni une preuve supplémentaire de son manque de tact social.

Comme amateur de tennis québécois, j'aurais voulu pouvoir aimer Eugenie Bouchard. Or, j'aime le sport et le Québec plus que la victoire et la gloire, alors que Bouchard, pour le moment du moins, incarne l'équation inverse. Dommage. Elle est ici, cette semaine, chez elle, pour participer à la Coupe Rogers. L'occasion est belle, pour elle, de nous montrer qu'elle a grandi en sagesse. Le cas échéant, nous serions volontiers indulgents.

louisco@sympatico.ca

**EUGENIE BOUCHARD : LE RÊVE**  
Michel Marois  
La Presse  
Montréal, 2016, 240 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'intrigue s'amorce dans un quartier pauvre de Kaboul.

POLAR

## Dans les ruelles de Kaboul

MICHEL BÉLAIR

L'Afghanistan semble avoir la cote chez les éditeurs français; en moins d'un an, c'est déjà le quatrième roman à se passer là-bas qui aboutit sur mon bureau. Il faut dire que, autant par ses paysages à couper le souffle que par les conflits qui déchirent les multiples ethnies du pays, l'Afghanistan est un décor de rêve pour un écrivain. Surtout quand il connaît bien le pays, comme c'est le cas de Cédric Bannel dont on nous dit qu'il arpente le moindre repli de la région depuis des lunes.

Les personnages attachants tout comme les intrigues complexes et les descriptions somptueuses qu'il nous propose ici viendront chatouiller votre goût d'aventure et d'exotisme en ces temps plus chauds.

## Corruptions en tous genres

Rien n'est simple dans le Kaboul d'aujourd'hui. Les traces de la Coalition se voient partout alors que les bidonvilles se multiplient en soulignant les inégalités. Il y a surtout que la moindre portion de réalité se définit de façon complexe, selon des alliances plus ou moins stables. C'est ce que le lecteur apprend rapidement grâce à Oussama Kandar, chef de la Brigade criminelle de la capitale afghane.

Ici, les ministres — et même le chef de la Brigade des stupéfiants! — sont souvent corrompus et tissent des liens complexes avec les grands trafiquants de drogue. Il arrive aussi que les alliés les plus précieux soient des talibans modérés. Pour faire régner la justice, Kandar et son équipe doivent se méfier constamment et travailler en secret tout en empruntant des chemins aussi abrupts et tortueux que des sentiers de montagne bordés de précipices...

L'intrigue s'amorce, après la mise en place du nouveau gouvernement, avec la découverte du cadavre mutilé d'une fillette de 10 ans dans un quartier pauvre de Kaboul. L'enquête montrera rapidement qu'elle porte les mêmes marques que deux

autres corps retrouvés précédemment. Kandar découvrira aussi que le coup fatal a été porté à l'aide d'un long couteau recourbé de fabrication finlandaise: le tueur en série ne peut être qu'un Occidental qui, selon un rare témoin, parle anglais. Mais c'est loin d'être tout puisqu'une deuxième intrigue surgit, inopinément presque, en Europe.

Elle nous lance sur les traces d'un brillant chimiste français qui vient de synthétiser une nouvelle drogue avec laquelle la mafia russe compte prendre le marché mondial. Cet homme, Franck X, est poursuivi par l'ex-patronne de la Brigade nationale de recherche des furtifs, Nicole Laguna, qui a pour mission de le retrouver où qu'il se trouve sur la planète. Pour s'assurer de son efficacité, la Cupola, la mafia de toutes les mafias, tient la famille de l'ancienne directrice en otage. « Assistée » par le grand liquidateur de la Cupola qui ne veut pas perdre son emprise sur ce très lucratif marché, elle remontera la trace de Franck X jusqu'en Arrière, où elle découvre que sa cible est aussi un dangereux pervers sexuel. C'est le lien qui manquait pour amener Nicole Laguna à travailler avec Oussama Kandar en Afghanistan.

C'est évidemment un peu tiré par les cheveux, mais la rencontre de deux policiers aussi hors normes est fort intéressante malgré leur petit côté superhéros. On s'étonnera par contre de voir les coutumes afghanes décrites aussi fidèlement dans leur trop fréquente brutalité; au point même d'émettre une mise en garde spéciale devant l'injustice et l'inégalité du rapport hommes-femmes décrit tout au long du livre, ou presque. N'empêche, tout cela est magnifiquement écrit et l'intrigue, aussi serrée qu'un *ristretto*.

Collaborateur  
Le Devoir

**BAAD**  
Cédric Bannel  
Robert Laffont, coll. « La Bête noire »  
Paris, 2016, 463 pages

## Des princes plus ou moins charmants

Michael Cunningham tente de redonner vie et pertinence au conte traditionnel

PAUL BENNETT

La Belle et la Bête, Hansel et Gretel, Jack et le haricot magique: ces contes d'autrefois peuvent-ils encore avoir une résonance en 2016? Ces petites fables cruelles, avec leur incontournable leçon de vie, peuvent-elles encore servir de révélateurs des peurs et des angoisses de la société à l'ère de l'égoportrait et de Facebook?

C'est en tout cas ce que croit l'écrivain américain Michael Cunningham (*Les heures*) qui, dans un recueil intitulé *Ils vécurent heureux, eurent beaucoup d'enfants et puis...*, revisite en les adaptant une dizaine de contes traditionnels, surtout anglo-saxons. L'« habillage » est résolument contemporain — cellulaire, métro, télé —, de même que les thèmes: l'individualisme exalté, l'avidité des possédants, les écueils et les atouts de la marginalité. La langue, virtuose et douce-amère, recèle une bonne dose de cynisme et d'humour noir. Le tout donne un recueil plutôt inégal, lassant lorsque l'auteur se colle trop au modèle original, drôle et captivant lorsqu'il réussit à réinventer le canevas d'origine.

Dans une manière de préface intitulée « Dés-enchantés », Cunningham souligne que, de nos jours, presque tout le monde est à l'abri des malédictions et des sortilèges, sauf « les individus les plus rares, ceux auxquels ont été conférés non seulement le pouvoir et la renommée, mais aussi une beauté qui fascine les oiseaux dans les arbres, alliée à une grâce, une générosité et un charme si naturels qu'ils en deviennent des qualités ordinaires ». « Qui ne souhaiterait, demande-t-il, bousiller ces gens-là? » L'envie, poursuit Cunningham, est inséparable de l'adulation dont jouissent les athlètes et les vedettes du petit ou du grand écran, les politiciens ou les têtes couronnées.

Dans *La vieille folle*, une fille mène une vie de débâche avant de se marier puis de se vautrer dans une vie insipide sur les tabourets d'un bar. Elle acquiert une réputation d'excentrique et



YUKO SHIMIZU BELFOND

Michael Cunningham revisite une dizaine de contes traditionnels sous un habillage contemporain.

de folle aimant initier les jeunes hommes aux joies de l'amour. Devenue vieille, elle se construit une maison en pain d'épices en banlieue. Un jour, un garçon et une fille tatoués trouvent refuge chez elle, puis se débarrassent de la vieille en l'enfermant dans... devinez quoi?

Dans *Jack et le géant*, le héros, cynique et irresponsable, décide un matin de grimper le plant de haricot géant devant sa fenêtre et réussit à se sauver avec les sacs d'or du géant qui habite au-dessus des nuages. Insatisfait de la belle vie qu'il mène avec sa mère grâce à ce trésor, il retourne chez le géant pour lui voler sa poule aux œufs d'or. Même s'il possède désormais tout ce qu'il peut désirer, le voilà qui retourne encore une fois chez sa victime pour dérober la harpe d'or, poursuivi par le géant qui se tue en tombant

du haricot. L'avidité et l'âpreté au gain récompensées!

Dans un autre des meilleurs contes, la Belle se rend chez la Bête pour l'amadouer par suite des malédictions proférées par celle-ci contre son père. La Bête se change bientôt en prince charmant, mais avec toujours au fond des yeux un appétit... de bête. Peut-être eût-il mieux valu que la Bête ne se change pas en prince?

Magnifiquement illustré par Yuko Shimizu, le dernier ouvrage de Michael Cunningham réserve au lecteur de bons moments, même s'il sent un peu trop l'exercice de style et ne convainc pas tout à fait.

Collaborateur  
Le Devoir

**ILS VÉCURENT HEUREUX, EURENT BEAUCOUP D'ENFANTS ET PUIS...**  
Michael Cunningham  
Traduit de l'anglais par Anne Damour Belfond  
Paris, 2016, 197 pages